



Emmanuel Levinas

Cent ans après sa naissance, son œuvre est à présent étudiée dans le monde entier. Bernard-Henri Lévy évoque sa rencontre avec la pensée du philosophe. Dossier. Pages 6 et 7.

Librairie

Les libraires indépendants sont inquiets : 2005 fut une année morose, et 2006 ne s'annonce pas meilleure. Enquête sur une profession fragilisée. Actualité. Page 11.

Le Monde

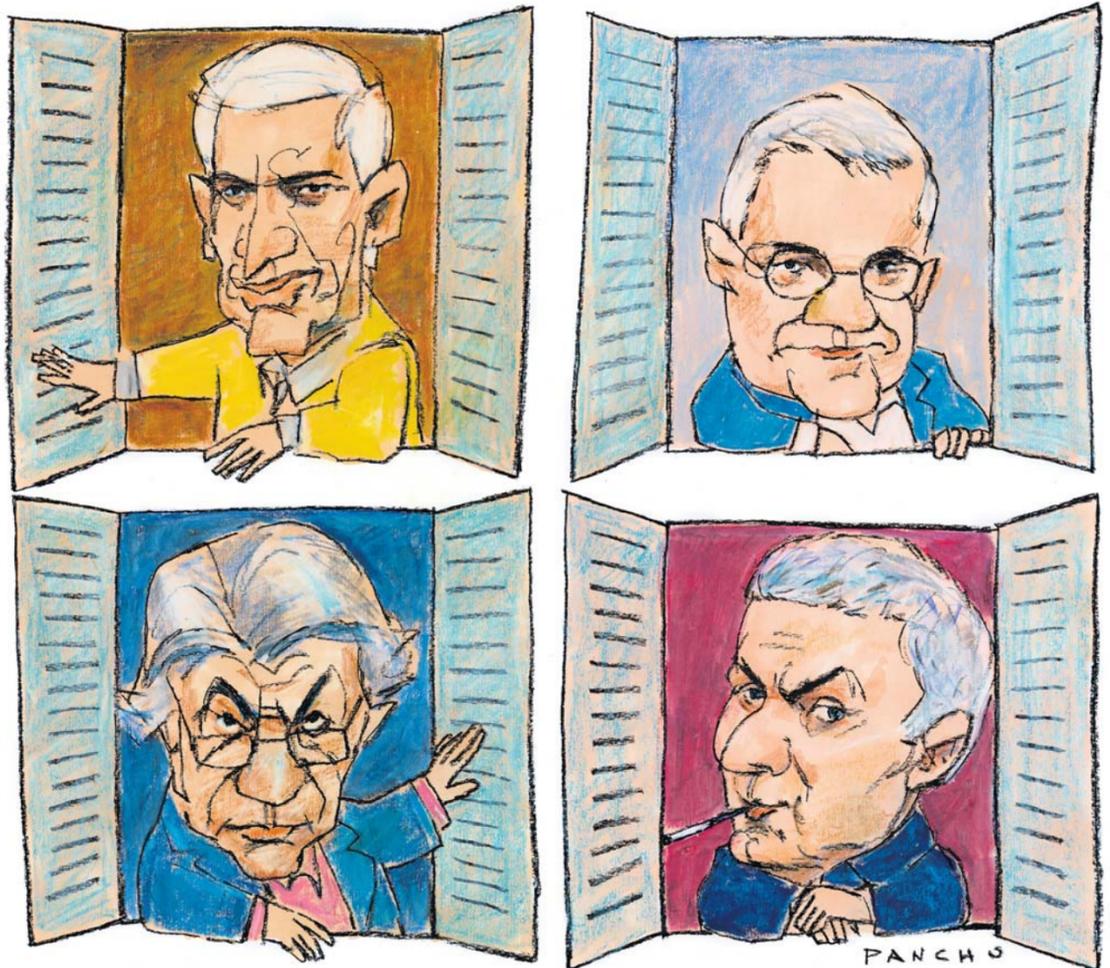
Des Livres

Vendredi 6 janvier 2006

PER OLOV ENQUIST JACK-ALAIN LÉGER

« Blanche et Marie »,
« Hé bien !
la guerre »,
« La Fourrure
de la truite »,
« Une vie divine »,
quatre romans pour
bien débiter 2006.

Littératures. Pages 3, 4, 5 et 12.



PAUL NIZON PHILIPPE SOLLERS

Napoléon

Tandis que Sudhir Hazareesingh s'attaque à la légende napoléonienne, un autre livre propose une splendide visite de Sainte-Hélène. Histoire. Page 9.

Panaït Istrati

Les œuvres complètes du grand écrivain roumain. L'occasion de découvrir le « Gorki des Balkans ». Livres de poche. Page 10.

Sociologie

Nathalie Heinich analyse la place de l'artiste dans la société de l'après-Révolution française. Essais. Page 8.

Contributions

PHILIPPE FOREST
Auteur de nombreux essais consacrés à la littérature et à l'histoire des avant-gardes (notamment *Histoire de Tel Quel*, Seuil, 1995), il a publié trois romans, tous chez Gallimard, *L'Enfant éternel* (prix Femina du premier roman, 1997), *Toute la nuit* (1999) et *Sarinagara* (prix Décembre 2004).

MARC FUMAROLI
Professeur honoraire au Collège de France, membre de l'Académie française et éditeur associé à *Monde*, il a écrit de nombreux ouvrages, parmi lesquels *La Diplomatie de l'esprit* (Gallimard, 2001), *Chateaubriand, Poésie et Terreur* (De Fallois, 2004).

BERNARD-HENRI LÉVY
Ecrivain, chroniqueur au *Point* et fondateur de la revue *La Règle du jeu*, il est l'auteur de nombreux ouvrages, tous publiés chez Grasset, parmi lesquels *L'Idéologie française* (1981), *Eloge des intellectuels* (1987), et *Le Siècle de Sartre* (2000). Il doit publier cette année aux États-Unis et en France le récit de son voyage, *Sur les traces de Tocqueville*, réalisé à la demande du magazine *Atlantic Monthly*.

Précision

Nous avons omis de mentionner le nom de la traductrice de l'ouvrage *The New Yorker, L'intégrale des dessins* (« Le Monde des Livres » du 9 décembre). Il s'agit de Laurence Kiefé.

André Green dénonce la place accordée aux disciples de Jacques Lacan dans les débats actuels

Un mythe : la psychanalyse française

André Green

L'image que les médias renvoient de la psychanalyse française ne correspond en aucune manière à sa réalité. En fait, ce tableau est le résultat des efforts d'un groupe de pression qui exerce une véritable censure et propage une conception faussée de l'état de cette discipline. A la faveur d'une polémique récente, on a vu naître un mythe, la psychanalyse française, qu'on attaquait globalement. Je soutiens que la psychanalyse française est une entité inexistante ou falsifiée. Il y a en France des groupes psychanalytiques nombreux, divisés, et même parfois opposés, sur beaucoup de questions importantes. Toute prétendue unité est un amalgame douteux.

Les « millériens », lacaniens regroupés autour de Jacques-Alain Miller, appellent de leurs vœux un rassemblement qui les réadmettrait dans le giron familial. Depuis quelques années existe un groupe de contact réunissant des représentants de diverses sociétés psychanalytiques françaises, dont même certains groupes lacaniens non millériens font partie, mais les millériens n'en sont pas.

L'amalgame récent a consisté à confondre psychanalyse française avec psychanalystes lacano-millériens et à entériner la désignation de J.-A. Miller comme le chef de tous les psychanalystes. On prétend donc, depuis, que les lacaniens sont les seuls psychanalystes français qui survivent à un naufrage général. Les autres ? A la trappe. S'il en est ainsi, on ne comprend guère pourquoi Miller et ses collègues font tant d'efforts pour séduire et investir les bastions internationaux qui ne veulent pas d'eux.

Que les psychanalystes étrangers aient pris conscience de l'œuvre de Lacan en le lisant tardivement et en lui faisant sa place parmi les grands auteurs contemporains, soit. C'est ce que j'ai fait moi-même dès 1955. Mais jamais la pratique lacanienne n'a été acceptée hors des sociétés lacaniennes. Une telle technique, qui ignore les problèmes de

cadre (constantes de la pratique), qui laisse au psychanalyste un arbitraire insupportable (pratique de la scansion et des séances courtes), l'amenant à imposer au patient un mutisme systématique, à interrompre brutalement la séance sans prendre en considération son degré de régression, sa souffrance, et son analysabilité, parfois à lui faire violence au sens propre, est toujours considérée par les autres psychanalystes comme inacceptable. Certains n'ont pas hésité à la qualifier d'escroquerie.

Il existe en France au moins cinq sociétés de psychanalyse qui ont en commun de soumettre leurs membres à une formation non laxiste, optant pour des procédures d'habilitation à la fois rigoureuses et ouvertes à la critique et au changement, tout en laissant à la

Il y a en France des groupes psychanalytiques nombreux, divisés et même parfois opposés sur beaucoup de questions importantes

communication scientifique la plus grande liberté. Il leur arrive de traverser des périodes orageuses qui n'ont rien à voir avec les idées de Lacan. Elles ne sont guère prêtes à se ranger aux règles d'airain de la technique lacanienne, ni à reconnaître le moins du monde l'autorité de Miller.

Celui-ci paraît plus doué pour le militantisme et l'agitation politique que pour la psychanalyse. Le lacanisme millérien n'admet ni l'existence d'autres penseurs importants de la psychanalyse, tels Winnicott et Bion à l'étranger ni rien d'autre de ce qui se passe en France. Bouvet a pourtant construit les bases d'une clinique psychanalytique nouvelle. Grunberger a édifié une théorie originale du narcissisme. Pasche s'est efforcé d'enrichir la clinique des psychoses. Viderman a créé la notion d'espace analytique. Marty a fondé l'Ecole psychosomatique de Paris,

internationalement reconnue, Fain et Braunshweig ont élaboré des concepts nouveaux (censure de l'amante), Diatkine a théorisé la psychanalyse précoce. Citons encore Mc Dougall, Chasseguet-Smirgel, Neyraud, de M'Uzan, David, Roussillon, Donnet, C. et S. Botella, tous auteurs d'ouvrages devenus des classiques. Anzieu, Aulagnier, Fedida, Laplanche, Pontalis et Rosolato, Widlöcher, Kahn, Rolland, pour ne citer qu'eux, développent une pensée le plus souvent en rupture avec celle de Lacan. J'en oublie certainement beaucoup. On attend encore la première œuvre de psychanalyse de J.-A. Miller, qui édite, non sans contestation, les *Séminaires* de Lacan. Aucun travail clinique capable d'éveiller la curiosité des autres psychanalystes n'émerge du mouvement qu'il anime.

Lacan, en revanche, est enseigné dans toutes les institutions psychanalytiques qui, elles, ne pratiquent aucun ostracisme. Les institutions milléro-lacaniennes ne connaissent que les auteurs maison. En fait, ce déni systématique de l'intérêt des œuvres des autres exerce une véritable censure intellectuelle. Si quelqu'un a pu ajouter quelque chose à la théorie et dont Lacan n'a pas parlé, cela n'existe pas. Aucune référence à l'expérience des autres ne vaut contre l'omniscience de Jacques Lacan.

Les cinq sociétés que j'ai citées entretiennent des rapports cordiaux et courtois d'intérêt réciproque. Au colloque de l'Unesco que j'ai organisé en 2001 sur le travail psychanalytique, les membres de la Société psychanalytique de Paris ont dialogué de façon très riche avec ceux de l'Association psychanalytique de France, du Quatrième Groupe et même de la Société de psychanalyse freudienne (lacaniens non millériens). Cette manifestation, que certains ont qualifiée d'historique par les échanges qui s'y sont déroulés, n'a donné lieu à aucun compte rendu dans la presse. En revanche, quand Jacques-Alain Miller rassemble ses troupes à la Mutualité, tous les médias font écho à cette manifestation de propagande tapageuse et d'autodéfense corporatiste de psychothérapeutes autoproclamés. Il réunit autour de lui

Philippe Sollers, Jean-Claude Milner, Bernard-Henri Lévy, vedettes ovationnées par le public, qui pourtant ne se posent pas la moindre question sur leur qualification à se prononcer sur le problème. Au fond, il suffit de passer pour un « *sujet supposé savoir* » (Lacan), pour susciter le transfert. Mais, pour Freud, le transfert ne devait pas entretenir une illusion de toute-puissance qui nous ferait revenir à l'hypnose.

Les opposants à toute qualification en psychothérapie confondent indistinctement ceux qui ont simplement besoin de « parler » et qui peuvent s'adresser à qui veut bien leur prêter son oreille ou les recruter sur petites annonces le cas échéant, et ceux dont la *psychothérapie* est le traitement qui nécessite des soins qualifiés, dispensés par ceux dont il est indispensable de s'assurer qu'ils ont bien été formés à cette pratique. Et si l'on mettait à l'épreuve ces écouteurs autoproclamés ? On se rendrait coupable d'attitude liberticide. On a toute liberté de tuer autrui sans devoir faire les preuves de ne pas être un tueur soi-même. On objectera que je médicalise la demande. Il ne s'agit en fait nullement du rapport au médecin mais au psychanalyste. Thérapeute. Confier aveuglément sa vie psychique relève du comportement d'un adepte de secte. Selon un dicton bien connu, on peut tromper une partie des gens tout le temps, ou tous les gens une partie du temps, on ne peut pas tromper tous les gens tout le temps. Il est temps de s'informer pour voir plus clair.

André Green, auteur d'une vingtaine d'ouvrages, a été vice-président de l'Association internationale de psychanalyse et président de la Société psychanalytique de Paris

Proposer un texte pour la page « forum » par courriel : mondedeslivres@lemonde.fr par la poste : Le Monde des livres, 80, boulevard Auguste-Blanqui, 75707 Paris Cedex 13

AU FIL DES REVUES

« Ligne de risque » : diagnostic sur Houellebecq

LIGNE DE RISQUE, qui ne paraît malheureusement que deux fois par an, n'a jamais aussi bien porté son nom. Proposer, dans un même numéro, un dossier sur Michel Houellebecq – avec un inédit de lui – et un entretien avec Christian Jambet, suivi de « Documents ismaéliens », c'est la certitude de déplaire au « milieu littéraire », dont Houellebecq, en septembre, a voulu perturber le jeu – donc le révéler. Cela lui a coûté cher.

En quelques mots, Yannick Haenel et François Meyronnis, dans leur éditorial, règlent son compte au-dit « milieu » : « Dans son Lovecraft, Michel Houellebecq comparait le roman traditionnel à une "vieille chambre à air placée dans l'eau, et qui se dégonfle". On assiste actuellement à une contre-attaque de la chambre à air. La vieille dégonflée se

défend contre Houellebecq. Elle s'effraie devant tant d'impertinence. Non seulement le romancier se fait accepter comme le fétiche de la marchandise littéraire, mais en plus il conserve assez d'énergie pour publier son meilleur livre, et de loin » – *La Possibilité d'une île* (Fayard).

Quand on délaisse les clichés des « petits esprits qui régissent le commerce des opinions culturelles », alors une vraie discussion peut s'engager sur ce que signifie ce livre, sur sa « révocation de l'espèce humaine », selon Yannick Haenel. Son analyse très argumentée, « Notes sur un adieu à l'espèce humaine », comme celle de François Meyronnis, « De l'extinction considérée comme un des beaux-arts », sont ce qu'on a écrit, en français du moins, de plus pertinent sur ce roman, sur la manière de Houellebecq, qui « n'est attentif qu'à l'assignation mortifère ». « On peut l'apprécier pour ce dont il nous débarrasse, écrit Meyronnis ; moins pour ce qu'il apporte : un piaulement funèbre soupirant après la servitude et l'asservissement. »

Ce programme est évidemment aux antipodes de celui d'un écrivain défendu par *Ligne de risque*, Philippe Sollers, qui publie un roman, *Une vie divine* – où Nietzsche, que Houellebecq pense inférieur à Schopenhauer, tient un rôle majeur. L'entretien avec Sollers sur Houellebecq a

pour titre... « Antipodes ». « L'avenir que déploie le dernier roman de Houellebecq, précise-t-il, passe par une apocalypse généralisée, qui englutit l'ensemble du vivant. (...) Il ne subsiste plus aucune trace de la culture. (...) Escamotage général de l'archive. Or, j'ai un sentiment radicalement antipodique. Sur le fond d'une possibilité extrême de destruction, se produit l'émergence de l'archive. » Sollers, Meyronnis, Haenel d'un côté ; Houellebecq de l'autre : des adversaires qui peuvent se combattre en se respectant, ce qu'on a un peu oublié depuis que l'invective a remplacé le débat. Yannick Haenel résume bien les termes de l'opposition : « Ce n'est pas la biologie qui ouvre la vie éternelle, mais l'éternel retour des phrases qui nous rend à chaque instant immortel. » ■

Jo. S.

Ligne de risque n° 22, décembre 2005, 8 €. En vente en librairie ou par correspondance, 10, rue Gabrielle-d'Estrées, 92170 Vanves.

Signalons, pour retrouver des propos passionnés sur la littérature, le n° 93 de *L'Infini*, (Gallimard, 14,50 €), avec notamment des lettres de Jack Kerouac à Allen Ginsberg et Gregory Corso. Et aussi : Pierre Guglielmina sur Kerouac ; Lionel Dax sur la correspondance Vauvenargues/Voltaire

LETTRE DE NEW YORK

« The Assassin's Gate » : une saison en Irak

« QUAND je suis arrivé à Bagdad à l'été 2003 et que j'ai aperçu l'arche pour la première fois, je l'ai prise pour l'une des anciennes portes de la ville, construites au moment des califes pour éloigner les envahisseurs persans. » C'est un grand reporter du *New Yorker*, George Packer, qui écrit ces lignes en introduction à son livre magistral – *The Assassin's Gate, America in Iraq* – publié en novembre 2005 aux États-Unis.

« Les soldats américains s'y référaient, poursuit-il, par un nom qui semblait droit sorti des Mille et Une Nuits. Ils l'appelaient "La porte des assassins". » Ladite porte, construite en réalité par Saddam Hussein lui-même, marque l'entrée dans la fameuse « zone verte », à partir de laquelle l'« Autorité provisoire de la coalition » gouvernait le pays après la chute de Saddam Hussein. Hommes et femmes de tous âges s'y précipitaient pour faire entendre leurs requêtes et leurs plaintes, demander justice. « Ce premier été, continue-t-il, l'Irak avait la teneur exaltée, vive et confuse d'un rêve, lavé dans la lueur intrépide d'un soleil jaune. Les hésitations et la courtoisie de la vie quotidienne se dissipaient. Quelque chose d'extraordinaire était en train de se passer. Personne ne savait ce que c'était ou comment cela serait, mais c'était plus important que tout, et il y avait si peu de temps. »

Car George Packer a soutenu la guerre en Irak. Il fait partie de

ce petit groupe que l'on a qualifié de « faucons libéraux » parce qu'il était composé d'intellectuels et d'hommes politiques, globalement issus de la gauche, mais qui, pour des motifs stratégiques autant qu'« humanitaires », se sont prononcés en faveur de l'intervention. *The Assassin's Gate* retrace le parcours des néoconservateurs, depuis l'époque où, dans les années 1960, ils formaient un groupuscule de gauchistes idéalistes, jusqu'aux aspirations plus récentes d'une nouvelle droite à la recherche d'une « hégémonie globale bienfaisante » à l'échelle de la planète.

Dans une narration à la fois enlevée et précise, le livre met en scène la guerre telle qu'elle fut vécue à Washington, dans l'Iowa et, surtout, en Irak, sur le terrain. Et il le fait à travers le regard d'une série de personnages clés rencontrés par l'auteur au cours de quatre voyages successifs.

Paradoxalement célébré par les néoconservateurs pour sa foi en une « victoire » qu'il continue de croire possible à long terme, le livre est attaqué par la gauche « antiguerre », qui reproche à l'auteur sa complaisance initiale et, surtout, son absence de *mea culpa*, voire sa réticence à énoncer un verdict définitif.

Packer, quant à lui, s'en tient à l'analyse rigoureuse des faits et des idées. « Ils ont mené la guerre comme s'il s'agissait d'une abstraction hégélienne, comme s'ils étaient

les agents de la Raison dans l'Histoire, sans se soucier des êtres, nous a-t-il expliqué. C'est très inhabituel en Amérique ; car nous nous méfions, d'habitude, des abstractions ; nous ne croyons pas aux grandes idées révolutionnaires ; nous tenons pour un pragmatisme de méthode et de principe. » Et pourtant, ajoute-t-il, c'est bien par « la force des idées » qu'ont été mus les néoconservateurs, ainsi que par un tout-puissant « sens moral » dénué d'humilité. « Les néoconservateurs se voient comme des rebelles contraints de recourir à la force afin de briser l'écran, le carcan, bureaucratiques ; mais la vérité c'est que sont, à leur façon, des fanatiques pour qui les questions d'allégeance et de loyauté prennent la dimension de tests idéologiques. »

Ce livre a-t-il eu une quelconque influence politique ? Non, dit Packer, car la Maison Blanche ne parvient à concevoir les journalistes, si brillants soient-ils, que comme un vague groupe d'intérêt, hostile et crédule, qu'il s'agirait de manipuler ou d'ignorer. Le plus douloureux, pour cet homme qui a vu la guerre de si près, c'est l'abîme à la fois obscène et surréel qui sépare Washington de Bagdad. « Vous voulez la vérité ?, lui a glissé un jour Richard Perle, ancien conseiller de la Maison Blanche et néoconservateur influent, *Personne ne lit de livres à Washington.* » ■

LILA AZAM ZANGANEH

ECRIVAINS

débutants ou confirmés

Les Editions Amalthée recherche des manuscrits inédits

Envoyez-nous vos écrits :
2, rue Crucy
44005 Nantes Cedex 1
Tél. 02 40 75 60 78

Enquist, chimiste de l'amour

Dans le magnifique « Blanche et Marie », l'écrivain suédois explore l'impalpable à travers le destin incroyable de Blanche Wittman, patiente de Charcot et assistante de Marie Curie

A quoi servent les romans ? Pourquoi toutes ces fables et depuis tellement longtemps, si ce n'est pour percer des secrets clos comme des huîtres, impremeables ? La nature de l'amour, celle du courage ou celle du mal – autant de mystères face auxquels la science reste muette. La littérature, la vraie, veut absolument les approcher, à défaut de pouvoir les résoudre. Les encercler, les deviner, les débusquer, faire beaucoup plus que simplement raconter : tenter de s'emparer de la vie elle-même, aussi dangereuse, aussi mortelle, aussi désirable qu'une matière radioactive. Exactement ce que font les livres de Per Olov Enquist, depuis les premiers.

Car jamais l'écrivain suédois n'a cessé de courir après cette substance incandescente qui se trouve, aujourd'hui encore, en plein centre du magnifique *Blanche et Marie*. Là où les scientifiques cherchent à attraper le réel, lui se lance à la poursuite de l'impalpable. Et pour mieux affirmer le parallèle, pour mieux confronter les questions de la science à celles de la littérature, choisit d'installer son récit dans l'un des moments décisifs de l'histoire des sciences et de la médecine, au tournant du XX^e siècle. Ses personnages sont fabuleux : Jean-Martin Charcot, le neurologue, Blanche Wittman, la plus célèbre de ses patientes à l'hôpital parisien de la Salpêtrière, Pierre et Marie Curie, Paul Langevin, Albert Einstein,

BLANCHE ET MARIE (Boken om Blanche och Marie), De Per Olov Enquist

Traduit du suédois par Lena Grumbach et Catherine Marcus, Actes Sud, 262 p., 20 €.

Sigmund Freud ou Ernest Rutherford, pour en citer quelques-uns. Partant de leur biographie, mais aussi de la sienne propre, Enquist s'avance avec talent dans les profondeurs de l'être humain.

Là gît une énigme aussi terrible et fascinante que le radium, isolé en 1902 par Marie Curie. C'est d'ailleurs sous le signe de cet élément radioactif et de sa « lumière bleue dansante » que se place le roman. Comme les feux follets dans les cimetières, le radium promène sa lueur tremblotante sur les trois « livres » qui composent le texte : un « Jaune », un « Noir » et un « Rouge », chacun approchant d'un peu plus près le « secret » le plus opaque du monde : celui de l'amour et des liens entre les humains. Partant d'un journal attribué à Blanche Wittman, *Le Livre des questions*,

l'écrivain se faufile dans l'existence de plusieurs personnages fameux, pour chercher dans leur existence des clefs à ce problème lancinant.

Il les observe, naturellement, sous un angle différent de celui qu'a privilégié l'histoire officielle, mélangeant les faits et les interprétations, la fiction et la réalité : Jean-Martin Charcot (1825-1893), grâce à qui l'hystérie fut considérée comme une maladie à part entière et dont les spectaculaires séances publiques d'hypnose eurent une influence décisive sur les théories de Freud, aurait été amoureux de Blanche Wittman ; Blanche, sa patiente préférée, qui devint l'assistante de Marie Curie et finit amputée de plusieurs membres, dans une caisse de bois, aurait éprouvé des sentiments proches de l'amour pour Marie ; Marie elle-même, deux fois Prix Nobel (en 1903 et en 1911), intelligence « étincelante », selon le mot d'Einstein, aurait été une amoureuse éperdue, deux fois brisée.

Menace de disparition

Comme la lumière vacillante du radium, le récit « danse » d'un personnage à l'autre, revient en arrière, bondit d'une question à l'autre, impétueux, surprenant, hérissé de points d'exclamation, de colère et d'émotion, plein des observations du narrateur, qui n'hésite pas à renvoyer à sa propre histoire – jamais assis, jamais rasséréné. Comment fonctionnent l'amour ? N'est-il pas la seule, la vraie explication de tous les autres phénomènes ? « Quelle est la formule chimique du désir ? » Les personna-



« Charcot à la Salpêtrière », par André Brouillet. MUSÉE D'HISTOIRE DE LA MÉDECINE, PARIS, AKG-IMAGES/ERICH LESSING.

ges que Per Olov Enquist confronte à ces interrogations, et c'est là une idée merveilleuse, sont des scientifiques. Ils connaissent parfaitement les réactions des molécules entre elles, les règles mathématiques, les lois de l'anatomie, tout l'arsenal théorique dont s'enorgueillit la science, mais l'amour ? « Il n'y a rien sur la terre ni au ciel, s'il existe, que j'ai désiré autant que cette main », dit Charcot à Blanche. *La peau. L'os. Le squelette. Je sais à quoi tout cela ressemble, les composants. Mais pourquoi est-ce que je désire cette main précisément ?*

Question sans réponse, question périlleuse, aussi. Car l'amour tue, com-

me le radium – c'est là leur point commun. Le texte entier se développe à l'ombre de cette menace de disparition et d'inconnu. Les membres amputés de Blanche, les mains ravines de Marie, les fantômes des morts (Pierre Curie, Charcot) sont là pour en témoigner, mais aussi l'idée de « profondeur » et celle d'« obscurité » qui hantent le roman. Des notions associées, du temps de Charcot, à la peur des femmes (hystériques, dangereuses, « sexuellement affamées » : les passages concernant les « aliénées » de la Salpêtrière sont à faire dresser les cheveux sur la tête) et que l'auteur, lui, relie à celles du XX^e siècle naissant, « ce

continent obscur », lourd des catastrophes à venir.

Contrairement aux scientifiques de ce XX^e siècle, Enquist ne prétend évidemment pas apporter la solution unique, « le récit définitif sur l'amour », comme le voudrait Blanche. Il pose des questions, démarche de base du scientifique et y apporte, une page après l'autre, le regard de la littérature. Ses molécules chimiques à lui sont les sentiments, les regrets, les doutes des humains qu'il veut « reconstituer », comme il le fait de Blanche, le « médium » de Charcot – et le sien propre.

Médium, au sens de médiation : il s'agit d'établir des liens entre des êtres, entre des passions, mais aussi entre le narrateur et ses personnages, comme le ferait un enquêteur consciencieux. Ou comme un navigateur audacieux, qui relie entre eux les points d'une trajectoire – ainsi procédait Charcot, établissant la carte des « points hystérogènes » sur le corps de ses patientes. C'est d'ailleurs dans cette posture, celle de l'enquêteur ou du découvreur, que se met l'écrivain, sans jamais se tenir à l'écart de son sujet. « Je la reconnais », s'exclame Enquist à propos de Blanche. Et plus loin : « Je reconnais cela », en parlant de la salle où Charcot procédait à ses expériences d'hypnose et du spectacle inouï que venait admirer à la Salpêtrière un public « d'écrivains, acteurs et actrices célèbres, demi-mondes élégants ». Car tel est le pouvoir du récit, sa science intime, en quelque sorte : plonger suffisamment loin pour parvenir à isoler des sentiments, des passions, « reconnaissables » par tous – approcher le noyau de l'âme, en quelque sorte. ■

R. R.

RAPHAËLLE RÉROLLE

Par le prisme de l'histoire

C'est sous le signe de l'anticonformisme et de la révolte contre le réalisme psychologique que Per Olov Enquist a commencé son œuvre, dans les années 1960. Né en 1934 dans le Västerbotten, partie la plus septentrionale de la Suède, celui qui est aujourd'hui l'une des figures marquantes de la littérature européenne a beaucoup écrit contre les vérités établies, qu'elles soient littéraires ou politiques. Dans le très contesté *Hess*, paru en 1966, l'ironie ludique de l'écrivain défait le roman en même temps qu'il le construit, sabotant ainsi le rôle du narrateur omniscient. Même remise en question dans *Le Cinquième Hiver du magnétiseur*, publié en 1964, (Actes Sud, « Babel », n° 511) dont le

narrateur est un personnage fondamentalement malhonnête.

Mais c'est sans doute avec *Les Légionnaires*, paru en 1968 et traduit en français sous le titre *L'Extradition des Baltes* (Actes Sud, 1985), qu'Enquist trouve la veine qui lui correspond le mieux et accède vraiment à la notoriété. Comme il l'avait déjà fait (*Hess*, notamment, part du vol solitaire de Rudolf Hess vers l'Écosse, en 1941), mais de manière plus appuyée, à partir d'une documentation particulièrement solide, l'écrivain choisit de regarder l'âme humaine par le filtre d'un moment historique et de ceux qui l'ont vécu. Ce sera le sort des réfugiés baltes, en 1946, dans *L'Extradition des Baltes*, puis, plus récemment, l'attitude de l'écrivain norvégien Knut Hamsun,

accusé de sympathie pour les nazis (*Hamsun*, qui devint le scénario d'un film de Jan Troell, Actes Sud, 1996), ou le voyage européen du roi Christian VII de Danemark et de son médecin Struensee, au XVIII^e siècle (*Le Médecin personnel du roi*, Actes Sud, 2000, et « Babel », n° 553).

A partir du milieu des années 1970, Per Olov Enquist a fait ses débuts à la scène, avec *La Nuit des tribades*, une pièce consacrée à August Strindberg et Siri von Essen, dont le succès passera très vite les frontières de la Suède. Ce texte sera suivi, entre autres, de *Pour Phèdre*, en 1980, de *Vu à partir de la vie d'un ver de terre*, un an plus tard et d'une pièce en un acte, *A l'heure du déchargement*, en 1988. ■

John Berger en voyage, dans le temps et dans sa vie

En cette année 2006, John Berger va avoir 80 ans. Difficile de penser que le temps de la mémoire n'est pas venu. Mais on imagine mal cet artiste protéiforme – romancier, poète, critique d'art, essayiste, scénariste... – écrivant une autobiographie conventionnelle. Les conventions, il les a toujours refusées. Dans sa manière de parler de l'art ; dans ses scénarios pour Alain Tanner, notamment celui de *La Salamandre* ; dans sa vision du monde paysan français au XX^e siècle – ce Britannique vit en Haute-Savoie depuis plus de trente ans – à travers sa trilogie *Dans leur travail* (1) ; dans ses propos contre le mécène du Booker Prize qu'il reçut en 1972 pour *G* (2) ; dans son regard sur les exclus, avec *King* (3).

Mais, à jamais, il est *Fidèle au rendez-vous* (4), aux rencontres, aux engagements, à l'idée que, parfois, « ce qui se vit est plus surprenant que ce qui s'invente », à la « conviction tacite selon laquelle on apprend à vivre – ou on essaie d'apprendre à vivre – en s'aidant des livres », à la certitude que « le style était indispensable à l'espoir ».

Son nouveau livre, *D'ici là* – désigné

ni comme roman ni comme récit – et dont sont extraites ces phrases –, est, en huit chapitres, suivis d'un « 8 ½ », une affirmation magnifique des pouvoirs de la littérature sur le temps, qui perd son horizontalité chronologique et devient vertical, faisant resurgir, au présent, ce qu'on croyait enferrmé dans le passé. Ainsi, à Lisbonne, qui « entretient un rapport avec le monde visible qu'aucune autre ville ne partage », John Berger retrouve sa mère, morte depuis quinze ans. Ils se promènent ensemble dans la ville et dans leur rêve. Elle évoque un amour de jeunesse, redonne ses conseils pour « respecter la vie ». Elle prévient son fils, avec humour : « On dirait quelqu'un qui écrit son autobiographie. Arrête ! (...) Tu vas forcément te tromper. » En encourageant cependant son projet : « Ecris ce que tu trouves et aie la courtoisie de nous mentionner. »

Lorsqu'on tente de tout reconstruire, on se trompe peut-être. Mais en se baladant dans les divers lieux et époques de son existence, comme le fait John Berger, on accepte le jeu du souvenir, ses gros plans, ses trous noirs. On se préoccupe du style, de la

sensation, et on tente de suivre ce précepte : « La seule chose à savoir avec certitude, c'est si tu mens ou si tu essaies de dire la vérité. »

A Lisbonne, la vérité est celle de la mère. A Genève, « ville aussi contradictoire et énigmatique qu'une personne vivante », c'est avec sa fille, Katya, que John Berger se rend sur la tombe de Borges. Pour se donner

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

l'occasion d'un hommage à un aîné admiré. Pour obéir à la « courtoisie » souhaitée par sa mère.

On est jour de marché à Cracovie, « il fait chaud, de cette chaleur trouble et étouffante des plaines et des forêts de l'Europe de l'Est ». C'est alors qu'apparaît Ken, qui fut pour John Berger le « passeur », rencontré en 1937. John avait 11 ans, Ken 40. Le rappel de tout ce que Ken apprit au petit John fait de ce chapitre un condensé de roman de formation, que

complète la vision, à Madrid, du vieux professeur d'école qui détestait tant le laisser-aller.

D'ici là n'est pas seulement ce brillant exercice de remémoration, ce jeu avec les villes, les moments, les personnes, cette autobiographie en fragments et en creux. Son constant bonheur de lecture tient aussi au regard de John Berger, à sa présence à la nature, aux objets, à son goût des matières, des couleurs. Ainsi sa description des fruits, des légumes, des fromages du marché de Cracovie. Ou ce bref et délicieux chapitre, le quatrième, « Quelques fruits tels que s'en souviennent les morts », où « pinsons, rouges-gorges, mésanges, moineaux et, parfois, une pie voleuse » viennent se poser sur les branches des pruniers. Ou encore cette visite, dans le froid d'un mois de février, à la grotte Chauvet. John Berger observe les taches dessinées avec un pigment d'oxyde rouge : « La fraîcheur du rouge est saisissante, aussi présente et immédiate qu'une odeur, ou que la couleur de certaines fleurs par un coucher de soleil en juin. »

Au chapitre 8, où John Berger dit

« nous sommes arrivés (...) nous n'irons pas plus loin », apparaît soudain le fameux *Cavalier polonais* – « ce tableau est le début d'une histoire racontée par un vieil homme qui a vu beaucoup de choses et qui ne veut pas aller se coucher ». Curieusement, ce Rembrandt a fasciné d'autres écrivains. Pour Marguerite Yourcenar il est « une image obsédante », comme pour le narrateur de *Femmes*, de Philippe Sollers : « Il est là, oblique, farouche (...) *Apocalypse en éveil*. » « En éveil » : c'est exactement ce qu'est John Berger dans *D'ici là*. Et ce qu'il propose à ses lecteurs : rester en éveil.

D'ICI LÀ (Here is Where We Meet), de John Berger.

Traduit de l'anglais par Katya Berger Andreadakis, éd. de L'Olivier, 250 p., 20.

- (1) En poche, « Points », Seuil, n° P 289, 307, 308.
- (2) Ed. de L'Olivier, 2002.
- (3) En poche, « Petite bibliothèque de L'Olivier ».
- (4) Ed. Champ Vallon, 1996.

Jack-Alain Léger, auteur de « Hé bien ! la guerre », revient sur ses « vies parallèles » et les cabales qui l'ont blessé

Un homme en « mélancolère »

L'éternel combat

Il y a une très belle phrase dans *Hé bien ! la guerre*, où vous dépeignez la jouissance à danser par la seule force de votre imaginaire, à trouver votre voie en jouant de vos gouffres, de vos sanglots tus, de vos cris, de vos affects cristallisés. Comment justifiez-vous votre besoin, dès votre premier livre, de signer par un pseudonyme ?

Melmoth, mon premier masque, est le nom d'un mort-vivant qui ne pourra jamais trouver la tranquillité. J'ai passé ma vie à écrire, j'ai fait plusieurs analyses, sans savoir pourquoi je multiplie mes identités. Dashiell Hedayat, le deuxième, était à la fois un hommage à Dashiell Hammett et à Sadeq Hedayat, l'auteur persan de *La Chouette aveugle*. J'étais dans la littérature de recherche. Qu'est-ce qu'on écrit depuis que Joyce a tout déconstruit ? C'était la question que je me posais. Que j'ai résolue, provisoirement, en fuyant mes échecs, lorsque j'ai écrit *Mon premier amour*, où je revenais à un récit « conforme » et que je signais Jack-Alain Léger. Ce que je sais c'est que porter le nom de mon père m'eût été intolérable ! Dans *Autoportrait au loup*, j'ai essayé d'analyser ce besoin de m'inventer des vies parallèles, extravagantes. N'être aimé de personne, peut-être, m'a poussé à inventer des histoires pour supporter une si dure réalité. Le moteur de l'écriture, c'est de ne pas avoir de réponses et de continuer à la chercher, jusqu'à en faire un jeu.

Ces masques ont beaucoup irrité, mais lorsque vous êtes démasqué, vos détracteurs ont trouvé cela encore plus insupportable...

Au début c'était surtout de l'ostracisme, des conspirations du silence, mais oui, j'ai subi, avec *Autoportrait au loup*, une violente cabale. Or j'y faisais un voyage au travers de moi, de mon histoire, pour savoir pourquoi j'avais ce besoin de ruser avec ma propre biographie, de prolonger l'écriture en faisant de celui qui écrit un personnage du livre. Je cite souvent cette phrase de Nabokov : « *De tous les personnages que crée un romancier, le plus intéressant est encore l'auteur.* » Or voyez le phénomène Houellebecq : l'œuvre n'est plus considérée que comme un produit dérivé du personnage ! Alors, puisque la biographie de l'auteur, ses passages à la télévision, prennent le pas sur la considération de



Jack-Alain Léger. DAVID BALICKI POUR « LE MONDE »

son œuvre, et que l'œuvre n'est plus que le produit dérivé du personnage, il devient une question de survie de se préserver en se dérobant, d'en rajouter dans la fiction. J'ai poussé le comble dans *Mon premier amour* en nommant mon héros Jack-Alain Léger alors que je ne racontais pas mon histoire, puis dans *Vivre me tue*, second lynchage, que j'ai signé Paul Smaïl. C'est en mettant le point final à ce livre que j'ai compris ce que j'aurais dû faire dès le début : me cacher comme Salinger ou Pynchon, me mettre à l'abri de l'inquisition critique pour rester libre comme écrivain. Smaïl a été démasqué contre mon gré.

Mais il a trompé du monde...

Sous le masque de cet inconnu, j'ai perdu mes dernières illusions. *Vivre me tue* était trop bien écrit pour avoir été écrit par un beur, disait-on ! On me faisait le même procès que lorsque j'ai écrit *Jacob Jacobi* : puisque le héros y était le

négre d'un écrivain, c'est que je l'étais (ce qui n'a jamais été le cas). Or que je sache, Balzac n'était ni assassin ni homosexuel, et il a pourtant décrit Vautrin ! Il n'est pas obligatoire d'être beur pour savoir ce qu'un beur peut ressentir !

De *Vivre me tue* à *Ali le Magnifique*, Smaïl était devenu un double idéal ?

Un autre moi, et un surmoi. Ecrire en son nom, sous son nom, m'a imposé une grande rigueur. Je voulais être digne de ce personnage, et ma fierté c'est que pendant que la terrasse du Café de Flore me crachait dessus, j'ai reçu des centaines de lettres de beurs qui me remerciaient d'avoir été leur porte-parole. Je me suis senti une solidarité avec des gens qui me disaient que j'étais un bougnoule comme eux, que j'avais écrit le livre qu'ils auraient voulu écrire. Je me suis senti confronté à la haine profonde des Arabes que camouflent les beaufs français sous un mince vernis d'antiracisme chic.

En fait, je crois que le ferment de cette aventure était inscrite dans des choses très enfouies de mon enfance. A l'école communale, dans le 13^e arrondissement, j'ai eu un sentiment de révolte contre la manière dont on traitait mes petits camarades aux cheveux frisés et à la peau basanée, l'humiliation qu'on leur faisait subir lors des contrôles de poux. Et puis il y a eu la vision de ce jeune Arabe qui avait été massacré par la police de Papon boulevard Saint-Michel, en 1961. C'était la première fois de ma vie que je voyais un cadavre, et je suis allé dire mon trouble au professeur qui m'a répondu : « *Non, vous n'avez rien vu !* » Je baigne dans ce que j'ai appelé un jour, lapsus !, ma « *mélancolère* ». Quand je ressors de l'abattement pour écrire, c'est parce que je pique un coup de sang.

Vous maniez de concert l'ironie ravageuse, la critique de mœurs, la facétie, le dépressif et ce que l'art peut offrir de plus beau. Léger, c'est l'apocalypse joyeuse ?

C'est un choix moral. Va-t-on indéfiniment se complaire à rajouter de la dérision à la dérision, du néant au néant, ou tenter d'évoquer des allégresses ? Est-ce que face à ce nihilisme monstrueux, cette abjection dans laquelle s'enfoncent la civilisation, on en rajoute dans le cynisme, ou est-ce qu'on oppose la bouffonnerie, on essaye de rendre présent ce qui fut beau dans le passé ? Pour reprendre l'image de Beckett : c'est quand on est enfoncé jusqu'au cou dans la merde que c'est le moment de chanter l'heure exquise !

On connaît votre passion de la corrida. L'écrivain est-il un torero ?

La corrida est un art. Ce qu'il y a de commun c'est le côté sacrificiel. Quand on est au cœur de l'écriture, c'est une question de vie ou de mort. ■

PROPOS RECUEILLIS
PAR JEAN-LUC DOUIN

HÉ BIEN ! LA GUERRE

de Jack-Alain Léger.

Denoël, 514 p., 20 €.

Mais non, Jack-Alain Léger n'a pas « *perdu la guerre* », contrairement à ce qu'il dit en publiant ce nouveau livre, justement titré *Hé bien ! la guerre*. Il le mène magnifiquement, ce combat perpétuel des écrivains contre les littérateurs et certains critiques – les « *tocards* » se permettant « *de donner des leçons de style, et, plus pénible encore, des leçons de morale* » à leurs contemporains.

58 ans, quelque 35 livres, 5 pseudonymes : Jack-Alain Léger a beaucoup de bagages et se dit fatigué, voire brisé par cette guerre sans fin. Pourtant, il donne en ce début d'année un texte fou, pluriel, provocateur, et magnifiquement stimulant. Le kaléidoscope d'une œuvre en mouvement, de projets non aboutis, d'hommages à des artistes, des héros, des livres qui ont accompagné son parcours. Un kaléidoscope de lui-même aussi : il joue avec ses doubles, avec divers moments, diverses humeurs – humour, jugement sévère sur soi, rage, et, parfois, un ressentiment qu'il conteste, pour éviter l'aigreur. Tout cela soutenu par une unique passion, celle de mettre le monde en mots.

On voudrait pouvoir citer de longs extraits du texte donnant son titre au livre, tant il est férocement réjouissant. Le décor : Venise. Les protagonistes d'une longue conversation : un écrivain vindicatif – ressemblant à Léger –, dont les propos agacent un autre – ne ressemblant pas moins à Léger. On se balade, comme dans presque tout ce livre, du côté de Diderot, de Sterne, de Cervantès, de tous les grands de tous les siècles. On joue « *la fiction contre la spectaculaire falsification de la vie, le romanesque sus aux moulins à vent de l'industrie culturelle* ».

Mais voilà. Si l'on converse à Venise, c'est en France qu'on publie et on est aux prises avec ce curieux « milieu » : éditeurs qui ne lisent guère, romanciers médiocres se faisant critiques venimeux. Jack-Alain Léger se livre à une exécution en règle d'un des plus connus d'entre eux, vengeant ainsi « *à peu près tous les géants du siècle* » passé, sur lesquels « *ce nain pommadé et cravaté court, ce nabot qui a craché sur la tombe de Jean Genet, et qui a insulté Pasolini, et Mishima, et Garcia Lorca* » s'est « *fait un nom en pissant du bas de son mètre cinquante, talonnettes comprises* ». Ce n'est là qu'un bref extrait de ce morceau de bravoure genre « arroseur arrosé »...

Il ne faut pas manquer non plus le portrait d'une éditrice tonitruante, puissante dans les années 1970 et 1980. Mais, pour ceux qui croient en la littérature, elle fut, selon Léger, « *la plus grande pourvoyeuse en résidus romanesques écrits n'importe comment, (...) la plus grande pollueuse de toute l'histoire de l'édition (...) Ils l'adorent encore ! Sans doute à cause de ce goût dépravé qu'ont souvent les folles pour les monstres femelles, c'est un pédé qui vous le dit.* »

On l'aura compris. Même s'il se croit vaincu, Jack-Alain Léger n'est pas près de rendre les armes, et il mérite qu'on le suive dans sa colère et à travers toutes les facettes de son amour de l'écriture. ■

JO. S.

Cécile Guilbert : « Ses alternances foudroyantes de détresses et d'allégresses »

« Pour être forte d'une trentaine de titres riches en voltes, facéties, tours et détours complexes, l'œuvre de Jack-Alain Léger signée à partir de 1989 n'en possède pas moins l'unité et la cohérence que lui confère son caractère essentiellement musical, c'est-à-dire modulé, varié, fugué dans ses thèmes mais aussi jusque dans ses décousus, sa fragmentation, ses alternances foudroyantes de détresses et d'allégresses rendues cycliquement à l'intérieur des fictions mais aussi d'un titre à l'autre, voire ses inachèvements ou ses impossibilités.

Chaque fois ni tout à fait le même ni tout à fait un autre, l'auteur qui s'aime toujours aussi mal mais s'est enfin compris a décidé de jouer avec sa biographie d'*homo scriptor* – aussi

ludiquement que souverainement.

Composés comme des chambres d'échos, des kaléidoscopes de réverbérations miroitantes, les romans de Léger touchent par la répétition altérée de certaines phrases, la présence réitérée de certains êtres, une géographie sensorielle et culturelle qui va de l'Italie baroque à New York en passant par l'Allemagne, la Suisse et l'Autriche. Un air de Mozart, un couple d'amants enlacés dans une ruelle, le pétilllement d'une coupe de champagne, une exclamation en italien, la chambre feutrée d'un palace, une conversation amicale, la couleur bleue du blues ou d'un poème d'Hölderlin : autant de leitmotivs qui ne laissent pas d'évoquer (d'invoquer ?) toute une gamme de

voluptés, de nuances, de raffinements, en d'autres mots : tout un art de vivre dans ce que l'Europe avait coutume de nommer « civilisation ».

Saturés de littérature mais aussi de musique et de peinture, ces romans ouvrent à la fois sur le plaisir et la rage, la nostalgie et la haine. Plaisir de jouir de la culture et rage contre la barbarie décevante de la com' et du fric. Nostalgie des Lumières et haine des marchands de soupe politique, journalistique et éditoriale qui agissent comme s'ils se réjouissaient du désastre en cours. »

Ce texte est extrait de *La Préface à la réédition de Le Siècle des ténèbres, Le Roman et Jacob Jacobi* (Denoël, « *Des heures durant* », 884 p., 29 €).

« Brûlements », d'Elise Fontenaille, magistral récit du combat d'un homme en lutte contre les superstitions au temps de la Convention

Quand Balthasar s'en va-t-en guerre au nom de la Raison

BRÛLEMENTS
d'Elise Fontenaille.
Grasset, 240 p., 16 €.

La révolution, c'est la rupture, le changement, la table rase, voire la terre brûlée. Volontaire pour déchristianiser les campagnes, porter le flambeau de la Raison sur des terres encore enténébrées, Balthasar a le zèle requis pour mener à bien ce terrible chantier, fort de son endurance – il dort et dîne à cheval, pressé d'atteindre les confins pyrénéens où la Convention l'envoie –, de son Plutarque – à qui mieux qu'à ses *Hommes illustres* demander une assistance « raisonnée » – et de la Louison, « *sa compagne de bois et d'acier* ». L'invention du docteur Guillotin a droit

à plus d'égards que ceux qu'il quitte – sa fiancée, Julie de Corancez, dont il arrache l'âme en rompant le fil d'or de la croix qui orne sa gorge – ou que ceux qu'il vient convertir à la nouvelle orthodoxie. Seule Shéhérazade, sa jument, « *une belle arabe, large de flanc, la croupe ronde et musclée, sombre comme une diablesse* », peut rivaliser. Sans vraie difficulté, puisque Balthasar est un centaure, hanté seulement par l'exemple des Antiques – « *Il n'y a qu'à cheval, en lisant que Balthasar est heureux.* » Comme si la vie ne se dévorait qu'au galop et que les routes ne se mesuraient plus en lieues mais en pages. « *On perd son temps en campagne, on s'ennuie si souvent ; il a appris à lire à cheval. Parfois quand il est loin – loin de tout, trop longtemps –, il a le sen-*

timent que sa vraie vie est dans le livre ; le reste n'est qu'un rôle qu'il tient, sur les planches d'un immense théâtre. Il joue du mieux qu'il peut, il y met toute son âme ; il n'y croit pas vraiment. »

Son catéchisme est fait pourtant. Et, malgré le fantôme de Rousseau, il ne croit guère à la bonté première de l'homme naturel : « *C'est partout comme ça, ta belle patrie ; il suffit de fouir un peu la terre, comme un sanglier ; et on ramène au jour de drôles de racines. Qu'est-ce que tu crois ? Les Lumières, c'est bon pour les salons ; nous autres, on se régale des Ténèbres.* »

Mais il ne suffit pas de renommer les jours du calendrier (la herse, la toupie, le plantoir ou la ciguë remplaçant les ci-devant saints), les gens (Baptiste

devient ainsi Agésilas le jour et Caius Grachus la nuit !) ou les villages (Sainte-Marie-sur-l'Adour s'efface-t-il devant Rousseau-sur-l'Adour et le courrier s'égare sans remède) pour infléchir le cours des choses. Et marier de force nonnains et nonnettes, mutiler statues et crucifix ne conjure pas plus les sortilèges de l'herbe qui égare qu'ils ne prémunissent contre les supercheries d'un adversaire dilué dans son espace.

Sans doute est-ce pour cela que ce grand profanateur, en guerre contre les superstitions et autres contes pour bonnes femmes dont la nation à venir doit éradiquer le poison – « *Une légende, ça part plus vite qu'un feu de ronces en été. Tu crois l'éteindre, tu verses de l'eau, tu arraches les buissons et ça gagne par en*

dessous, par les racines, et ça brûle tout » –, s'épuise, s'égare, manque à sa parole, à son éthique et s'abîme dans sa passion pour Constance de Capdresse, la fille de son ennemi. Belle et redoutable, bien sûr, et plus aguerrie au duel qu'au menuet. Ce sera la perte du Conventionnel régicide.

Révlée par *La Gommeuse* (1997), Elise Fontenaille n'a eu qu'à puiser dans sa généalogie pour trouver ce Jean-Baptiste Cavaignac (1762-1829) qui lui sert là de modèle romanesque. Mais il serait injuste de ne lire *Brûlements* qu'à l'aune de cette référence historique. Ce texte, fort, magistralement conduit, sans répit, comme halluciné, confirme le tempérament de l'écrivain. ■

Ph.-J. C.

La sortie d'un nouveau roman, « Une vie divine », s'accompagne de la publication d'un volume d'anciens essais critiques

Sollers, une vengeance par le bonheur

Le soleil d'Austerlitz ne s'est pas levé l'année dernière : pour de graves raisons morales, le bicentenaire de la victoire de l'empereur a été censuré. Les représentations de la plus célèbre pièce de Voltaire, son Tartuffe tragique, *Mahomet*, ont été elles aussi empêchées, quelque part en France, par un parti dévot autrement efficace que sous Louis XIV et Louis XV. En juillet, livrée officiellement à un spécialiste des évacuations, la cour d'honneur du Palais des papes a été traitée en urinoir par ce plasticien et ses assistantes.

UNE VIE DIVINE de Philippe Sollers

Gallimard, 528 p., 20 €.

La saison d'automne des Musées nationaux a été égayée par le succès de l'exposition de « Mélancolie », mais la rentrée littéraire a été troublée par le bruit fait ici, et confirmé à Francfort par vingt-cinq contrats de traduction, autour du dernier roman du plus déprimé de nos jeunes écrivains : *La Possibilité d'une île*. Toute une conjoncture fin de siècle et fin de règne, sur fond de violences bizarres dans les banlieues.

L'heure avait sonné pour Philippe Sollers de contre-attaquer en force, roman contre roman, sous peine de s'avouer vaincu dans la bataille qu'il a déclenchée depuis longtemps, mais qu'il s'était contenté, après les coups de boutoir de *Femmes*, de conduire en tacticien prudent, sous forme d'une multitude d'escarmouches. Les plus brillamment aventurées ont été, au goût de beaucoup, ses « Jeudis » publiés, ici même, dans « Le Monde des livres ». Il les a réunis en feu d'artifice, sous le titre *La Guerre du goût*, puis *Eloge de l'infini* (Gallimard). Sainte-Beuve bref et vif, il a fait de ces portraits de poètes, d'écrivains, de peintres et de musiciens classiques (Sévergné et Bossuet, Retz et Saint-Simon, Poussin et Fragonard, Haydn et Mozart), mais aussi de ses essais sur « Nietzsche et l'esprit français » ou sur « Le mystérieux Voltaire », une constellation rétrospective de « phares » prêtant leur éclat à une glorieuse modernité dans les lettres et les arts (de Picasso à De Kooning, de Joyce à

Nabokov) dont il avait paru lui-même le légataire universel, mais dont l'énergie fulminante était déjà remplacée par de vulgaires chaleurs.

Était-il le seul survivant d'une tradition moderne interrompue et dévoyée par le populisme de la société du spectacle et par le rouleau compresseur de l'économie marchande ? L'un de ses portraits citait le défi de Balzac : « *Le moment exige que je fasse deux ou trois œuvres capitales qui renversent les faux dieux de cette littérature bâtarde, et qui prouvera que je suis plus jeune, plus frais, plus grand que jamais.* »

Nouvelle lutte des classes

Aujourd'hui, avec *Une vie divine*, Sollers sort de son fortin, faisant donner la garde, toutes oriflammes déployées. D'emblée et de front, son titre paradisiaque défie la « vie éternelle » qui, chez Houellebecq, paradigme français du « dernier homme », cherche à pro-

longer *ad infinitum*, par clonage, le souterrain infernal décrit par sainte Thérèse : « *un endroit qui pue et où l'on n'aime pas* ». Le Hergé de la misère culturelle et sexuelle contemporaine fait lâcher son dernier Tintin par deux « pétasses » successives, lui laissant pour tout potage un chien, un gourou et une ribambelle de clones.

Une vie divine commence en fanfare par le portrait de deux adorables Parisiennes, Vénus et Diane d'un François Boucher très « tendance », toutes deux méritées et honorées parallèlement par le narrateur sollersien : elles conjurent de leur voluptueux *allegro vivace*, tout au long du roman, le post-coïtum triste du « *Schopenhauer des classes moyennes* ». Première « vengeance par le bonheur ».

La « guerre du goût » se veut désormais guerre totale, prenant les proportions d'une nouvelle lutte des classes, individus aristocratiques

contre « plèbe » massifiée, tandis qu'au ciel des idées s'affrontent deux éons métaphysiques, le Mauvais Ange qui dit non à la vie et la Vérité qui lui dit oui. Entre les combattants terrestres, les lits et les adresses n'ont pas le même nombre d'étoiles, les intercesseurs philosophiques non plus. Le petit Tintin surmené de Houellebecq ne peut évoquer que furtivement son Méphisto, un Schopenhauer défaitiste et niveleur. Alors que, dans les intervalles de délicieuses « séances » en galante compagnie, à Londres, Paris ou Venise, le gentilhomme philosophe d'*Une vie divine* a tout loisir, dans son propre « Journal », pour noter et commenter les abondants extraits de ses vastes lectures.

Cette *Vie divine*, c'est la vraie biologie génétique, celle qui fait par éléction de son héros bien né, sang d'encre plutôt que sang bleu, un Nietzsche *redivivus*, le Nietzsche d'un « Éternel

retour » qui ne serait pas la triste duplication dégénérative et égalitariste, de clone en clone, selon Houellebecq, mais une spirale inspirée qui, revenant sur elle-même, ne va pas, d'une réincarnation à l'autre, sans accroissement de lumières. Notamment dans l'ordre de Vénus, où le Nietzsche initial, né puritain, était resté un apprenti. Seconde vengeance par surabondance d'intelligence et d'illuminations.

Campagne romanesque

Dans cette ardente campagne romanesque, menée au nom d'une noblesse de l'esprit et du goût persécutée contre les légions hypocritement morales de l'immonde, difficile de ne pas partager en principe le zèle sollersien pour la beauté, la grâce, la joie, l'intrépidité, le style, dons oubliés du génie dionysiaque de tous les temps. Mozart, Tiepolo, Chanel n° 5, oui.

Mais pourquoi l'auteur de *Paradis* gâte-t-il sa cause en n'hésitant pas à l'associer, par fidélité à d'anciens combats, à la mémoire puante du « vieux et génial » Mao, atroce tyran nihiliste, c'est entendu, mais voluptueux (d'où indulgences) et assez ironiste pour avoir fait de sa révolution culturelle le lit commode d'une formidable Chine ultra-capitaliste (d'où vengeance d'un autre type) ? La grâce et la joie grinçante quand elles sont réduites à s'acharner sur un autre pauvre diable, Harry Potter, ou à s'agenouiller (une fois de plus) au pied des icônes sacrées du « divin marquis », culte du moi graphomane, mythomane et érotomane cher aux Messieurs Dimanche du Quartier latin ! Dommage enfin que, dans ce roman philosophique, où le catholicisme est sans cesse exalté à contre-emploi comme « religion de couverture », le déiste Voltaire et son admirateur Nietzsche, littéralement hanté, lui, par le Christ autant que par Dionysos, soient érigés en chefs de file, avec Sade, d'une gnose athée du mépris, réservée à une poignée clandestine de privilégiés. Encore un effort, cher Sollers, pour attirer à la cause de la liberté de l'esprit et à la danse du goût plus de douze de vos apôtres. ■

MARC FUMAROLI



Philippe Sollers, en 1998. PATRICK MESSINA/EDITINGSERVER

« Des vies différentes et uniques, étanches, harmoniques »

À chaque être, sans doute, plusieurs autres vies sont dues. Se laissant aller à une fatalité de bonheur, l'on devient un opéra fabuleux : multiple et singulier, contradictoire et cependant cohérent. Telle est l'expérience exclusive dont parle la poésie d'autrefois (ainsi chez Rimbaud à qui sont pris ces premiers mots). Mais si l'on est prêt à penser que l'histoire de la littérature (et particulièrement de la pauvre et si calomniée littérature française) ne s'arrête pas avec les grands auteurs d'avant-hier, qu'il n'y a pas de raison qu'elle ne se poursuive aujourd'hui sous des formes nouvelles et avec d'autres noms, si l'on reste convaincu qu'il convient de miser sur sa chance à se perpétuer après-demain, alors on ferait mieux de prendre parfois quand même un peu au sérieux l'entreprise

dans laquelle restent engagés certains des vrais écrivains dont nous sommes les contemporains.

Ainsi, n'en déplaise, de Philippe Sollers. Je est un autre, toujours un autre. Une vie ne suffit pas. Dans un présent où plus aucune place n'existe pour lui, un écrivain (c'est le cas de Philippe Sollers) peut passer pour son contraire : un éditeur, un journaliste, un intellectuel, et bien d'autres choses plus dérisoires encore. Peu importe, puisque ses « autres vies » parlent pour lui en secret.

Ces « autres vies » s'étagent dans le temps : le temps étiré, s'accéléralant, oublieux où nous vivons désormais et où toute mémoire de la veille s'efface au matin. On doit laisser aux historiens de la littérature le soin de dire les avatars de Philippe Sollers. Contre l'amnésie administrée, il n'est pas inopportun

pendant d'en rappeler quelquefois l'existence aux lecteurs d'aujourd'hui. Il y eut d'abord (c'était dans les années 1950 du siècle passé) le jeune romancier prodige salué par Mauriac et Aragon sur lequel pariait le Paris des Lettres, lui promettant une magnifique et confortable carrière. Il y eut ensuite (au cours de la double décennie glorieuse qui suivit, déployée autour du moment 68) le même écrivain qui, tournant le dos à ses premiers succès, passa avec armes et bagages dans le camp de l'avant-garde, romancier construisant une œuvre expérimentale en laquelle les plus indiscutables représentants de la pensée d'alors (Barthes, Derrida, Kristeva et même, plus passagèrement, Foucault ou bien Lacan) reconnuent le principal *work in progress* de la littérature de leur temps, chef de clan créant avec la revue *Tel Quel* l'un des hauts

lieux d'intersection des savoirs, de dialogue des discours, de création théorique et littéraire, sous le signe révolutionnaire d'une synthèse rêvée entre surréalisme et structuralisme, marxisme et psychanalyse. Il y eut enfin (et cela dure depuis plus de vingt ans maintenant) ce même écrivain développant, à partir de la revue *L'Infini*, une œuvre romanesque et critique qui, dans un contexte de rétractation et de régression, de liquidation et d'oblitération, constitue l'une des rares à maintenir ouvertes les questions essentielles dont dépend l'exercice de la littérature. Toute lecture de bonne foi peut venir vérifier les propositions qui précèdent en se reportant à cette série d'une cinquantaine de titres où figurent, par exemple, et parmi bien d'autres, des livres comme *Drame*, *Paradis*, *Femmes*, *La Guerre du goût* et puis *Studio*.

Démonstration systématique

Mais les « autres vies » dont jouit un écrivain se disposent moins dans la succession de l'histoire qu'elles ne se déploient dans la simultanéité du geste que chaque moment accomplit : « *Autres vies, oui, non seulement dans le temps et l'espace, mais là, tout de suite, sur place, à la minute même, des vies différentes et uniques, répertoriées, stratifiées, étanches, harmoniques* » (*Studio*). On peut prendre l'œuvre de Philippe Sollers en n'importe lequel de ses points et on y découvre la cohérence d'une pensée qui en passe par le roman afin de faire se développer la machine encyclopédique d'une démonstration systématique qui enveloppe poésie et philosophie, littérature et peinture en vue de maintenir intacte la possibilité d'une expérience esthétique (et donc : éthique). Le sujet se multiplie dans l'exercice de sa parole

(se donnant à lui-même la chance d'« autres vies »), expérimentant des identités plurielles (personnages de romans, artistes, écrivains dont les portraits réfléchis lui sont autant de miroirs) à la faveur desquelles il glisse dans la doublure d'une clandestinité heureuse et subversive où se révèle une « vision contre le monde » : « *point de fuite, d'effraction, de subversion sans raison* » (*Vision à New York*). Contre le néonaturalisme ambiant qui l'aplatit et l'écrase dans ses représentations truquées, contre le postmodernisme qui la dissout dans le jeu de ses simulations sans effet, il y a cette « vision » à l'indéfectible fidélité de laquelle répond le roman vrai. Le roman, oui. *Studio* le définissait ainsi : il est « *une aventure physique et philosophique qui a pour but la poésie pratique, c'est-à-dire la plus grande liberté possible* ».

A quoi bon, d'ailleurs, écrire une fois encore tout cela ? Avec une incomparable autorité, une parfaite justesse, prenant la défense de l'« indéfendable » Philippe Sollers, Roland Barthes, il y a plus de vingt-cinq ans, l'expliquait déjà dans un petit livre, le premier à avoir été consacré à l'auteur de *Paradis*. Chez ce dernier, il pointait du doigt une poétique de la palinodie alliée à une passion de l'écriture et déclarait : « *Je vois Sollers réduit comme une tête de Jivaro : il n'est plus maintenant rien d'autre que "celui qui a changé d'idées" (il n'est pourtant pas le seul que je sache). Eh bien, je pense qu'un moment vient où les images sociales doivent être rappelées à l'ordre.* » C'était une autre époque, n'est-ce pas ? Qui croirait encore que la critique puisse adresser à l'opinion un quelconque « *rappel à l'ordre* » et que ce dernier ait la moindre chance d'être désormais entendu ? ■

PHILIPPE FOREST

La cohérence d'une œuvre

Professeur de littérature comparée à Nantes, critique à *Art Press* notamment, auteur de trois romans (dont *Sarinagara*, Gallimard, prix Décembre 2004), Philippe Forest est un fin connaisseur de la littérature japonaise et aussi de Philippe Sollers et de *Tel Quel*, mouvement d'avant-garde que ce dernier fonda en 1960. Dans le prolongement des essais qu'il leur a consacrés (*Philippe Sollers*, Seuil, 1992, *Histoire de Tel Quel*, Seuil, 1995) Philippe Forest propose avec *Logique de la fiction* (éd. Cécile Defaut, 144 p., 16 €) les premiers textes théoriques de Sollers devenus introuvables. Destiné aux « *nouveaux lecteurs* » de l'auteur de

Paradis, cet ensemble, qui comprend notamment *Logique de la fiction* (1962), *Le Roman et l'expérience des limites* (1965), *Vers une révolution culturelle : Artaud, Bataille* (1972), *Crise de l'avant-garde ?* (1977), est indispensable pour qui veut comprendre toute la cohérence d'une œuvre visionnaire et poétique, et mieux appréhender l'espace fictionnel novateur que l'écrivain, depuis, n'a cessé de développer depuis *Une curieuse solitude* jusqu'à *Une vie divine*. En complément de ce volume, on lira également *De Tel Quel à L'Infini* (éd. Cécile Defaut, 352 p., 18 €, en librairie le 19 janvier), qui réunit une série d'essais critiques et

polémiques que Forest composa dans les années 1980. « *La thèse, écrit en préface Philippe Forest, s'énonçait ainsi en une formule à valeur de slogan que je reprends aujourd'hui en guise de titre pour ce nouvel ouvrage : de Tel Quel, il s'écrit à L'Infini. Ce qui signifie : une conception critique de la modernité littéraire se développe dont l'avant-garde des années 60 et 70 constitue avec Tel Quel le dernier avatar en date mais qui, dans un contexte de verrouillage généralisé, permet du côté de L'Infini que restent ouvertes les questions mêmes dont dépend tout exercice authentique et opératoire de la création romanesque, poétique et critique.* » ■

Né il y a juste cent ans, le philosophe Emmanuel Levinas (1906-1995) a fondé son œuvre singulière sur une expérience éthique bouleversante. De nombreuses manifestations commémorent son souvenir

L'autre avant tout

Le destin d'Emmanuel Levinas est exceptionnel. Né aux confins de l'Europe, il a su interioriser plusieurs langues, intégrer des horizons de pensée dissemblables, traverser des événements sans précédent tout en élaborant, à partir de ces expériences singulières, une pensée radicale et neuve. Vivant un siècle d'horreurs, il a donné à l'éthique une place fondatrice, plaçant l'autre homme avant toute chose. Longtemps méconnue du public, son œuvre, qui a influencé Jean Paul II ou Vaclav Havel, est devenue célèbre à la fin de sa vie. Elle est à présent étudiée dans le monde entier. Elle est loin, malgré tout, d'avoir livré tout son sens, et bien des interrogations demeurent en suspens.

La trajectoire commence à Kovno, en Lituanie, où se croisent les langues et les savoirs dans une communauté juive à l'histoire exceptionnelle, marquée par l'héritage du talmudiste Gaon de Vilna et du dialecticien Rabbi Haïm de Volozine. La famille est relativement aisée, les livres omniprésents (le père est libraire), l'observance de la loi religieuse « va de soi ». Le russe est langue maternelle, un maître d'hébreu fait lire la Torah, dès ses 6 ans, au petit Emmanuel. En 1914, l'avancée des troupes allemandes conduit la famille en Russie. Emmanuel entre au lycée de Karkhov, où cinq juifs seulement, en raison d'un *numerus clausus*, sont autorisés à étudier. Il découvre bientôt la révolution bolchevique, ainsi que Pouchkine, Lermontov, Tolstoï, Tourgueniev, Dostoïevski. A travers eux s'entrevoient les premières questions philosophiques.

Levinas les découvre sous un autre angle, à Strasbourg, en 1923. Le jeune homme entre à l'Université, fait l'apprentissage du latin, entame ses études de philosophie, avec pour professeur notamment Maurice Pradines, et noue avec Maurice Blanchot une amitié qui durera toute sa vie. Bientôt, il s'émérveille de Bergson, puis de la phénoménologie, et décide de partir à Fribourg, où ses maîtres seront Husserl puis Heidegger. Devenu français en 1930, il travaille à Paris à l'École normale israélite orientale, qui forme des instituteurs pour les

centres de l'Alliance israélite universelle du Moyen-Orient. Parallèlement, il poursuit son œuvre philosophique. Fait prisonnier durant la seconde guerre mondiale, il survit, alors que sa famille est exterminée en Lituanie par les nazis.

C'est en 1961 seulement qu'il soutient sa thèse, *Totalité et infini*. Il mène alors de front deux activités dont les liens exacts demeurent sujets à discussion. D'un côté, Levinas poursuit une carrière universitaire : de Poitiers à Nanterre, puis à la Sorbonne, il est philosophe « professionnel », estimé et discret, auteur d'ouvrages de haute difficulté, dont la puissance et l'originalité ne sont d'abord perçues que par un cercle très restreint. D'un autre côté, dans le sillage de l'énigmatique Monsieur Chouchani,

qui lui a enseigné la lecture talmudique, il élabore, en penseur « confessionnel », de multiples leçons, dans lesquelles il éclaire, avec une grande délicatesse et une extrême subtilité, les significations multiples de textes hébraïques, principalement empruntés au Talmud.

Discret, disponible, affable, attentif, obstiné, tel le décrivent les témoins, ajoutant presque tous qu'il n'était pas dépourvu d'ironie ni d'humour, Levinas aurait pu être un professeur comme beaucoup d'autres, dont seuls quelques étudiants gardent vive mémoire. Mais, de son parcours, semblable à un certain nombre d'autres, il a tiré une œuvre à nulle autre pareille. Car cet homme était un génie, et sa pensée constitue une exception. Il a su rendre à l'éthique sa puissance et sa radicalité au sein d'un siècle qui paraissait en marquer la plus complète disparition.

Ce qui distingue entre toutes la philosophie de Levinas n'est pas compliqué à dire. Cette pensée est fondée sur l'expérience éthique bouleversante du corps d'autrui. L'essentiel se condense dans cette formule. L'éthique, selon Levinas, n'est pas affaire réflexive, mais expérience. Elle ne résulte pas d'un raisonnement, elle ne se déduit pas, elle s'éprouve. Chacun se trouve saisi et requis, de manière immédiate, par la perception de l'autre, de sa présence. Pour le philosophe, le fait central – de l'éthique, mais aussi bien de l'humanité comme telle – réside dans la déchirure suscitée dans le monde par cette présence corporelle d'autrui, qui s'impose sur un tout autre mode que celui des choses.

Le corps de l'autre signifie, par lui-même, de manière originaire. Dans sa nudité, sa faiblesse offerte, son incapacité à dissimuler qu'il est démuné, ce corps humain manifeste à la fois qu'il est vulnérable et inviolable. Exposé au meurtre possible, il l'interdit. L'irruption de l'autre suffit donc, à elle seule, pour fonder l'éthique et la responsabilité, voire la politique. Cette signification corporelle immédiate, Levinas la nomme « visage ». Ce n'est pas simplement la face humaine, pas même l'expression des traits. Le visage est le corps tout entier de l'autre, en tant qu'humain, en tant qu'il s'adresse directement à moi, et

m'investit d'une responsabilité dont je ne saurai, par aucun moyen, me décharger : « Voir un visage, c'est déjà entendre "Tu ne tueras point" et entendre "Tu ne tueras point", c'est entendre "justice sociale". »

L'éthique selon Levinas suppose que cette expérience soit un bouleversement : par le corps, on approche l'infini. Cette proximité est aussi une dépossession. Le visage de l'autre me dessaisit de moi-même, de mes assurances, de ces formes de clôture que sont l'égoïsme, l'indifférence ou même, plus radicalement, l'identité et la subjectivité. Le retournement radical que développe, de mille façons, la pensée de Levinas consiste avant tout à constater que l'autre a priorité sur moi. L'éthique prend à la lettre, et au sérieux, la banale formule de politesse « après vous, je vous en prie », elle y voit la clé du monde et en fait une règle de vie, aussi bien personnelle que collective.

Relation dissymétrique

La relation entre l'autre et moi est donc dissymétrique. La primauté de l'autre est telle que Levinas parle d'« obsession » ou d'« insomnie », conçoit le sujet comme une « passivité » presque pure, comme un « otage » d'autrui. La radicalité de l'expérience risque alors de se retourner en apologie de la culpabilité. Une telle conception du fondement de l'éthique, en dépit de son originalité et de sa profondeur, demeure critiquable, du point de vue philosophique, pour d'autres raisons. En effet, intégrer de cette manière l'interdit du meurtre à l'expérience même du corps de l'autre, n'est-ce pas inventer une impossible fusion entre la réalité et la norme ? Levinas tente admirablement d'annuler l'écart entre ce qui est et ce qui devrait être, mais est-ce possible ? Sa pensée, d'une incontestable grandeur, soutenue par une langue extraordinaire de précision et de finesse, ne s'efforce-t-elle pas de confondre des mondes hétérogènes ?

Ces interrogations en suspens ne sont pas les seules. D'autres concernent l'articulation entre le versant philosophique et le versant talmudique de l'œuvre. Sans doute reste-t-il beaucoup, sur ce



Emmanuel Levinas, 1992. AXEL DAHL

point aussi, à comprendre, mais les lignes principales se discernent : en philosophe comme en penseur juif, Levinas n'accorde pas au rituel un pouvoir de sacrement. Il préfère le saint au sacré, toujours porteur du néopaganisme de la Terre et du Lieu. Et surtout, il place le divin dans la relation interhumaine. Il écrit par exemple : « La vraie corrélation entre l'homme et Dieu dépend d'une relation d'homme à homme dont l'homme assume la pleine responsabilité comme s'il n'y avait pas de Dieu sur qui compter. » ■

ROGER-POL DROIT

Une bibliothèque à explorer

L'œuvre d'Emmanuel Levinas est d'une ampleur considérable : plus de trente volumes publiés, auxquels s'ajoutent des centaines d'articles disséminés dans des revues et périodiques multiples, sans compter les entretiens accordés à la presse ou les émissions de radio.

Il faut souhaiter que cette bibliothèque soit effectivement fréquentée, explorée, étudiée. L'un des paradoxes de la situation actuelle est en effet que ce philosophe, désormais si souvent cité et célébré, demeure relativement peu lu.

Pour s'orienter dans les multiples éditions de ses textes, et dans les très nombreux travaux consacrés à Levinas, un remarquable outil de travail est fourni par la *Bibliographie d'Emmanuel Levinas*, établie par Patrick Fabre, qui vient de paraître aux éditions Verdier (Publication de l'Institut d'études lévinassiennes, 304 p., 28 €), qui recense notamment les thèses et diplômes consacrés à Levinas aussi bien que les articles publiés sur Internet.

Pour aborder les textes philosophiques, on se reportera notamment à : *Totalité et infini*. *Essai sur l'extériorité* (Martinus Nijhoff, 1961, rééd. Le Livre de poche) ; *Humanisme de l'autre homme* (Fata Morgana, 1972, rééd. Le Livre de poche) ; *Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (Martinus Nijhoff, 1974, rééd. Le Livre de poche) ; *Le Temps et l'Autre* (Fata Morgana 1979, rééd. PUF) ; *De Dieu qui vient à l'idée* (Vrin, 1982) ; *Entre nous*. *Essais sur le penser-à l'autre* (Grasset, 1991, rééd. Le Livre de poche).

Pour approcher la réflexion de Levinas sur le judaïsme, le texte de départ est *Difficile liberté*. *Essais sur le judaïsme* (Albin Michel, 1963) et pour les lectures talmudiques, on lira, aux Editions de Minuit : *Quatre lectures talmudiques* (1968) ; *Du sacré au saint*. *Cinq nouvelles lectures talmudiques* (1977) ; *L'Au-delà du verset*. *Lectures et discours talmudiques* (1982) ; *A l'heure des nations* (1988) ; *Nouvelles lectures talmudiques* (1996).

Ceux qui veulent se reporter aux travaux plus anciens de Levi-

nas liront sa thèse de 1930, *Théorie de l'intuition dans la phénoménologie de Husserl* (Vrin) ou son essai de 1947, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger* (Vrin), ou bien encore *Quelques réflexions sur la philosophie de l'hilérisme* [1934]. Suivi d'un essai de Miguel Abensour, Rivages poche, 1997.

Parmi les très nombreux études consacrées à l'œuvre, on rappellera, outre le *Cahier de l'Herne* dirigé par Catherine Chalié et Miguel Abensour (1991), les essais personnels de Catherine Chalié (de *Figures du féminin*, Verdier, 1982, à *La Trace de l'infini*, Cerf, 2002), Alain Finkielkraut (*La Sagesse de l'amour*, Galimard, 1982), Jacques Derrida (notamment *Adieu à Emmanuel Levinas*, Galilée, 1997), ainsi que les lectures, introductions ou confrontations très diverses d'auteurs aussi différents que Salomon Malka, Francis Guibal, Marlène Zarader, Pierre Hayat, Benny Lévy, Jean-Luc Marion, Daniel Sibony, Simonne Plourde, Pierre Bouretz, Stéphane Mosès, Jean-Michel Salanskis....

En dehors des études explicite-

ment consacrées à Levinas, d'innombrables ouvrages entrent en dialogue avec sa pensée ou prennent ses analyses comme référence ou point de départ.

A l'occasion de ce centenaire sont rééditées les biographies de Marie-Anne Lescourret, *Levinas* (Flammarion, 440 p., 23 €) et de Salomon Malka, *Levinas. La vie et la trace* (Albin Michel, « Spiritualités vivantes », 324 p., 9 €). Paraissent, de Fred Poché, *Levinas, chemin ou obstacle pour la théologie chrétienne*. *L'hospitalité des intelligences* (Cerf, 80 p., 14 €) et de remarquables dialogues entre Benny Lévy et Alain Finkielkraut, où il est fréquemment question de Levinas, sous le titre *Le Livre et les livres*. *Entretiens sur la laïcité* (Verdier, 190 p., 12,50 €). Un essai très critique, mais intéressant et élaboré, de Raphaël Lellouche, qui fut étudiant de Levinas, annoncé aux éditions de l'Éclat, pose la question : *Peut-on ne pas être lévinassien ?*

On trouvera d'autres références et informations sur le site de l'Institut d'études lévinassiennes (<http://www.levinas.co.il/>) ■

Lecteur du Talmud

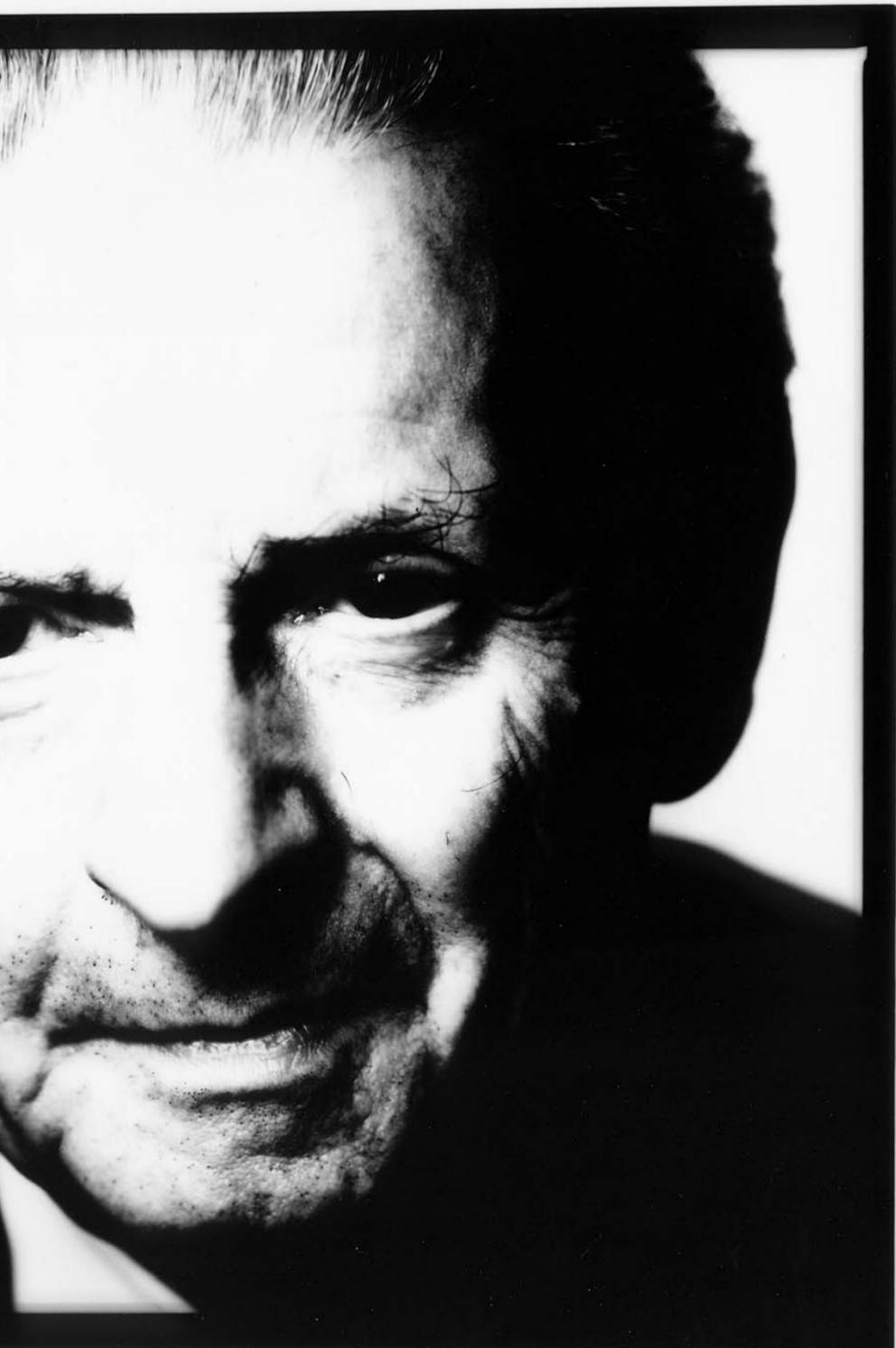
C'est en 1960 qu'Emmanuel Levinas donna sa première « lecture talmudique », dans le cadre du Colloque des intellectuels juifs créé trois ans plus tôt à Paris. Le rituel devint immuable : avant de parler, en clôture du colloque, il distribuait la copie du passage du Talmud qu'il allait commenter, en hébreu et en français, et peu à peu, tandis qu'il interrogeait et analysait, le sens du texte difficile d'accès, aux tournures inhabituelles, s'éclairait, s'approfondissait. A la lecture, cette impression demeure.

En 1968, lorsque les éditions de Minuit publient le premier volume de ces lectures – quatre autres suivront (voir ci-contre) – il explique sa démarche dans une préface. Il s'agit de se dégager de la « méthode historique » pour « prendre le texte talmudique et le judaïsme qui s'y manifeste pour enseignants et non pas pour un tissu mythogène de survivances ». Ce n'est pas en tant que théologien de sa religion qu'il s'exprime, mais en philosophe, en phénoménologue appartenant

aux sources qu'il sollicite. Le « but dominant » de l'exercice consiste à se « dégager du particularisme apparent où nous enfermement les données empruntées à ce que, improprement, on appelle l'histoire nationale d'Israël ». Pour approcher ces « vues universelles », Levinas se fixait pour tâche de « traduire en moderne la sagesse du Talmud » et de « la confronter aux soucis de notre temps ». Plus tard, il souligna que « la dialectique talmudique sert à préserver les idées généreuses et générales de l'aliénation qui les menace au contact du réel ».

Ce qui est admirable dans ces leçons, c'est précisément cette « dialectique » entre les « soucis de notre temps » et l'horizon spirituel du texte étudié. C'est aussi, solidairement, la fidélité à la lettre et la mise en mouvement de ce texte-source par et dans son libre commentaire, conformément à la grande tradition exégétique propre aux religions du Livre. C'est enfin une haute leçon de critique littéraire. ■

P. K.



Cofondateur de l'Institut d'études lévinassiennes, Bernard-Henri Lévy évoque sa rencontre avec la pensée du philosophe

Génération Levinas ?

Si je devais dire en quelques mots ce qui me subjuguait, à la fin des années 1970, lorsque je rencontrai pour la première fois l'œuvre d'Emmanuel Levinas, je le résumerais ainsi.

La découverte, d'abord, d'une forme de pensée juive qui, sans se laisser réduire, naturellement, à ce moralisme vide qui avait fait la vulgate, pendant un siècle, du franco-judaïsme, ne concevait la relation à Dieu que pour autant qu'elle impliquait aussitôt, dans le procès même de sa transcendance et non pas en prime ou au bout du compte, une relation vive à autrui : un judaïsme pratique, si l'on veut ; un judaïsme poétique où connaître Dieu, le révéler, c'était savoir ce qu'il faut faire et comment, au juste, le faire ; un judaïsme qui nous disait qu'il n'y a pas d'« optique » (œil fixé sur le ciel) qui ne doive se résoudre en « éthique » (intrigue sans relâche des humains) ; un judaïsme dont je me rends compte, avec le recul, qu'il s'accordait déjà, assez bien, aux nostalgies militantes que, comme d'autres, je nourrissais.

L'idée, ensuite, d'une spiritualité qui n'avait rien à voir, soudain, avec ce que l'on entend d'habitude par « religion » : gare au sacré, disait en substance Levinas ; gare au mystère, à l'enthousiasme, aux sources de la vraie foi, à l'extase ; gare à ce culte du numineux, du superstitieux, du divin omniprésent, de l'irrationnel, qui est ce contre quoi la Révélation juive s'est insurgée, dès le premier jour, dans son projet historial de désensorcellement du monde ; le sacré ce n'est pas le saint, martelait le merveilleux *Difficile liberté* qui était, et reste, la plus sûre des introductions à cette œuvre si complexe ; le sacré c'est la violence ; le sacré c'est l'idolâtrie ; il n'aurait pas fallu beaucoup pousser les textes pour leur faire dire – aubaine, là aussi, pour l'agnosticisme que j'étais ! – que mieux valait, à tout prendre, un sourd qui n'entend rien (sinon le troublant, désespérant, silence du divin) qu'un exalté qui entend tout, partout (le monde n'étant, pour lui, que l'interminable écho des dieux obscurs, perpétuellement renaissants, du paganisme...).

Et puis une ontologie, enfin, Benny Lévy dira plus tard une « méontologie », dont la doctrine était : l'Être est moins Un qu'on ne le pense ; il n'est pas cette totalité bouchée, fermée sur elle-même, saturée, que décrit sous des formes diverses, depuis Spinoza au moins, l'essentiel de la philosophie moderne ; et s'il n'est pas cette totalité, si l'hégélianisme par exemple n'a, au bout du compte, pas tant raison que ses adversaires (Bataille...) se sont résignés à le croire, c'est parce qu'il y a cette possibilité d'une Parole qui commence dans Celui qui l'énonce puis dans ceux – à la lettre, les prophètes – qui la profèrent après Lui. L'antitotali-

tarisme ? La sortie hors du cercle de la servitude ? Eh bien voilà. Ne cherchez plus. Avant la morale, avant la politique, avant les théorèmes d'Arendt, avant les scolies d'Aron ou de Lefort, cette proposition simple mais, alors, révolutionnaire : la Loi est plus sainte que l'événement ; toujours, en ce monde, quoiqu'en surplomb et excès de ce qu'il nous montre, existe un point d'où il apparaît que c'est le monde lui-même qui est folie, l'Histoire contresens et que le dernier mot revient à la créature comptable, responsable, libre.

Exultation libératrice

Ajouter la grande beauté de ces livres aux titres de romans, traversés par des signifiants dont on ne savait trop s'ils étaient des images, des personnages, des concepts : le « venir de face du Visage », sa « Luisance », son « Regard », le « Dire-d'Avant-le dit », l'« Hôte » et l'« Otage », la « Trouée ».

Ajouter le paradoxe d'une pensée qui nous parlait hébreu mais sans cesser, bien au contraire, de nous le traduire en grec, voire en allemand : les deux langues « métaphysiques par excellence » du maître Heidegger accordées, tout à coup, à celle de la sainteté ainsi (mais n'est-ce pas la même chose ?) qu'à cette science du salut qu'était la lecture du Talmud.

Ajouter la singulière propriété qu'avait cette œuvre de comprendre et, donc, suspendre quelques-unes des oppositions canoniques qui semblaient irrévocablement scinder le continent de la pensée juive : Levinas était-il un penseur laïque ou religieux ? fidèle à l'histoire sainte ou à la mémoire de l'Europe ? sioniste ou attaché à la mémoire douloureuse et splendide de la diaspora ? Justement. Tout cela à la fois. Car toujours la même histoire (l'histoire même de l'auteur de *Autrement qu'être*) de cet énigmatique point de l'Esprit à partir duquel, si l'on s'y place, ces contradictions semblent, non certes solubles, mais constitutives, ensemble, d'une exultation libératrice.

Ajouter tout cela, oui, pour comprendre le prestige d'une œuvre où se retrouvent bien d'autres femmes et hommes de ma génération (je pense à Benny Lévy, alors secrétaire de Sartre) – puis encore, vingt ans plus tard, l'étonnante aventure qui fit que trois d'entre nous (les mêmes, plus Alain Finkielkraut) fondèrent, à Jérusalem, ce rare lieu de parole que fut, et demeure, l'Institut d'études lévinassiennes.

Bien des choses, alors, nous tenaient à distance. Bien des querelles, plus que jamais, séparent aujourd'hui les survivants du trio.

Entre nous, pourtant, les lettres de feu du texte de Levinas et leur invitation, infinie, à parler. ■

BERNARD-HENRI LÉVY

L'insupportable tension entre raison et révélation

Chemin ou obstacle ? » Par ce titre, un ouvrage de Fred Poché consacré aux relations de la philosophie lévinassienne à la théologie chrétienne résume l'ambivalence avec laquelle cette pensée se voit reçue chez certains de ceux qui se sentent défiés par son projet, d'une modernité à la fois religieuse et rationnelle.

Le christianisme moderne, notamment la théologie de la libération, a pu être ainsi séduit par le souci lévinassien de penser – après la Shoah – le rapport à la sainteté et à Dieu sur un autre mode que celui de la puissance. Dieu devient plutôt, dans ce contexte théorique, le « serviteur souffrant » dont les malheurs se substituent à ceux du pauvre, de l'affamé ou du persécuté. Mais cette conception d'un Dieu transcendant défini par la faiblesse, le manque, le vide matriciel (la « kénose ») n'épuiserait pas – toujours selon l'ouvrage évoqué – les potentialités d'une incarnation, au travers de laquelle le chrétien conserverait quand même une proximité avec le Christ.

Nul doute que le contexte (le début des années 1980) dans lequel Levinas devint accessible à un public plus étendu que celui de la Sorbonne ou des colloques des intellectuels juifs se prêtait mieux à l'écoute de ce « pharisien », fier de l'être, qui s'efforça d'introduire la sagesse du Talmud dans la langue française. En 2006, dans une époque dominée par l'intégrisme et l'angoisse de la déliaison sociale qui accompagnent la montée en puissance des multiculturalismes, on peut

se demander si la patience demeure intacte face à ce type de démarche.

En réalité, au fur et à mesure que cette pensée s'est révélée comme une des entreprises les plus novatrices du XX^e siècle, les critiques et les tentatives de dépassement ont émané de ceux pour qui cette tension maintenue entre raison et révélation s'est avérée insupportable.

Ainsi l'idéologie d'une modernité dominée par la conception de l'individu autonome a tout pour être heurtée par un discours qualifié souvent d'« allocentrique », obsédé par l'altérité. Un discours qui considère que l'expérience morale d'autrui est fondatrice de l'être et donc revendique une « hétéronomie » la plus radicale.

Retour aux textes

Le philosophe allemand Axel Honneth, successeur de Jürgen Habermas à la tête de l'école de Francfort, considère que les paradigmes lévinassiens sont adaptés pour définir une morale dans des situations existentiellement sensibles. Mais ils sont inappropriés pour rendre compte des obligations envers autrui fondées sur le droit dans la mesure où celles-ci requièrent une forme d'égalité dans la relation.

D'un autre côté, les intellectuels qui se sont engagés dans la voie de l'orthodoxie juive, comme Benny Lévy, dont on vient de publier les entretiens avec Alain Finkielkraut, ont crédité Levinas d'avoir « déclenché » leur retour aux textes. Mais, pour Benny Lévy, l'idée que la dimension du divin s'ouvre à partir du visage

humain renouvelle avant tout une problématique philosophique du sujet, battue en brèche par les structuralistes. Elle ne saisit pas la signification de l'« élection » d'Israël. En ce sens, Levinas serait trop philosophe et pas assez « juif ».

Ceux, au contraire, que rebute la composante biblique de la pensée de Levinas s'en prennent à l'usage qu'il fait de la notion d'« élection », même si cette notion ne signifie chez lui rien d'autre qu'un surcroît de responsabilité envers autrui, qui

m'« assigne » et dont je demeure l'« otage » (c'est-à-dire dont je reste l'obligé même si je n'ai commis aucune faute à son égard). L'élection désigne, chez Levinas, une expérience humaine et éthique. Non un privilège ethnique.

L'enjeu de ce débat se concentre sur la place que Spinoza occupe dans la conscience moderne. Au rebours de ceux qui érigent ce dernier en héros culturel des « Lumières radicales », Levinas n'a pas hésité, lui, à s'inscrire dans le sillage d'une autre tendance philosophique, qu'il fut

longtemps l'un des rares à connaître et à représenter en France. Celle qui, à la suite d'Hermann Cohen et de Franz Rosenzweig, reprochait à l'auteur du *Traité théologico-politique* d'avoir occulté la dimension universaliste du message de l'Ancien testament et d'avoir réduit le judaïsme à une religion tribale et « charnelle ». Possédé par un esprit « démoniaque », Spinoza se serait fait l'accusateur de sa propre foi et son rejet serait même à l'origine d'un certain antisémitisme intellectuel.

Dans deux textes de *Difficile liberté* (Albin Michel, 1963), « le cas Spinoza » et « Avez-vous relu Barouch ? », Levinas contesta la volonté spinoziste d'annuler l'originalité et l'universalité de la pensée juive par rapport aux Évangiles ou à la philosophie.

Marquée par la tension entre Athènes et Jérusalem, la pensée de Levinas, par les objections qu'elle soulève, témoigne en tout cas d'une des qualités principales de toute philosophie : l'actualité. ■

NICOLAS WEILL

Une année de manifestations

Le centenaire aura eu l'effet de ranimer la querelle qui oppose les deux héritiers du philosophe. Par testament, Emmanuel Levinas avait institué son fils, le compositeur et pianiste Michaël Levinas, titulaire exclusif du droit moral sur son œuvre. Sa sœur, Simone Hansel, soutenue par son fils David Hansel, avait contesté la validité de ce testament (*Le Monde* du 23 juin 1997). Les archives du philosophe, confiées à titre conservatoire à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC), sont toujours sous scellés.

En attendant que la justice se prononce, chaque initiative prend des allures d'escarmouche entre les deux parties. Ainsi Michaël Levinas dit n'avoir pas été tenu informé, au départ, de la création d'une Association

pour la célébration du centenaire d'Emmanuel Levinas (Accel, Espace Rachi, 39, rue Broca, 75005 Paris, levinas100@gmail.com), destinée à coiffer de nombreux événements, en France et à l'étranger, qui comprend – outre David Hansel – les deux biographes du philosophe, Salomon Malka (directeur de la radio RCJ) et Marie-Anne Lescourret, Jean-François Rey, Jean-Michel Salankis...

De son côté, Michaël Levinas a, en avril 2005, créé une Association Emmanuel Levinas (66, rue Claude-Bernard, 75005 Paris), dont le bureau regroupe notamment les philosophes Jean-Luc Marion, Jean-Luc Nancy, Catherine Chalier Miguel Abensour, Stéphane Moses, le poète Michel Deguy ou Monique Antelme.

Parmi les manifestations et colloques annoncés par les deux associations, signalons les rencontres suivantes : le 12 janvier au Sénat (Paris), du 16 au 20 janvier à l'Université hébraïque (Jérusalem), les 21 et 22 janvier à l'Alliance israélite universelle (Paris), du 22 au 29 janvier à la BNF (Paris), du 13 au 17 mars au Collège international de philosophie et à la Maison des écrivains (Paris), les 27 et 28 avril à l'ENS (Paris), du 19 au 25 juillet à Cluny, du 15 au 18 novembre à l'Unesco (Paris), du 4 au 6 décembre à l'IMEC (Caen).

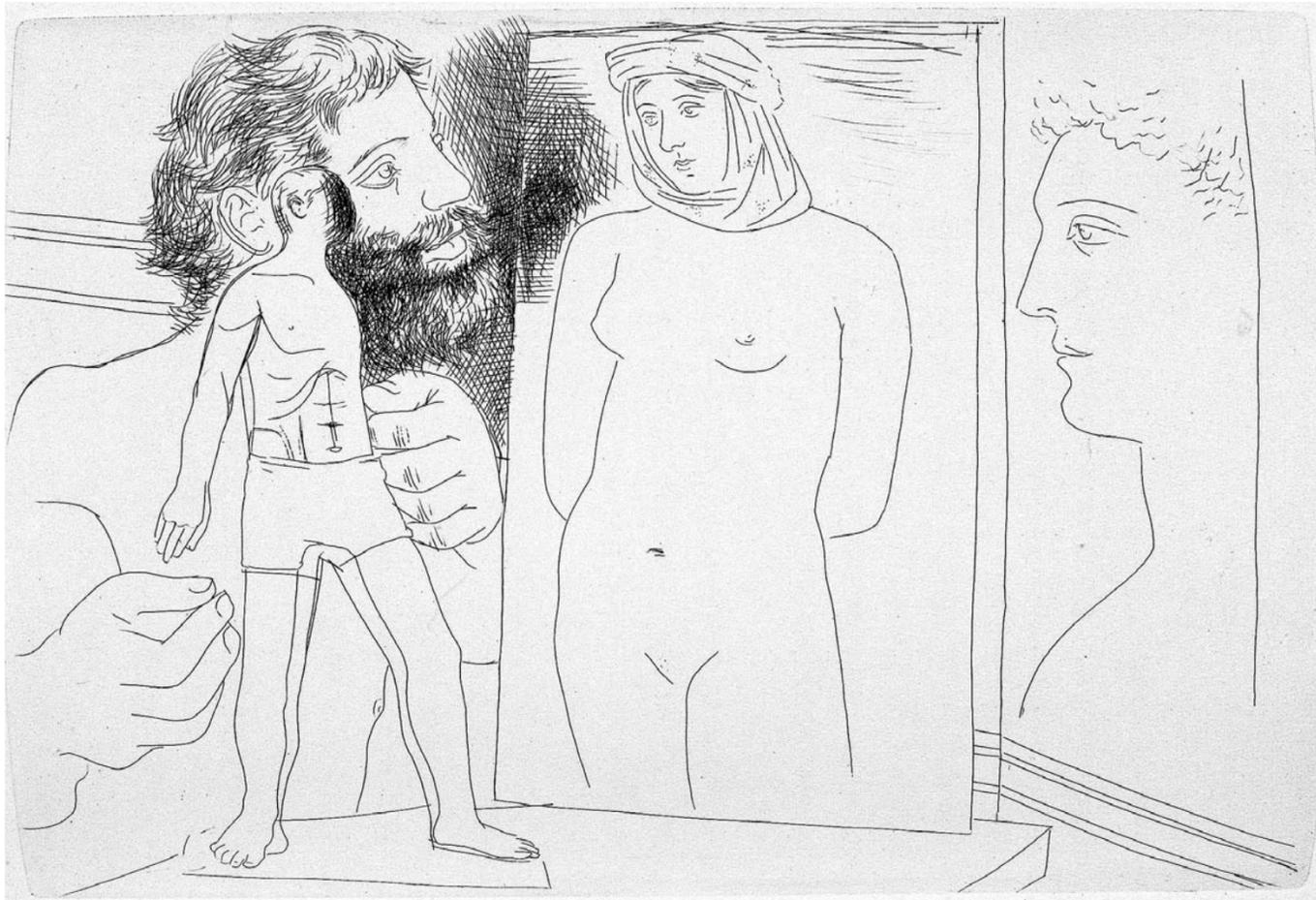
Par ailleurs, un projet d'édition des œuvres complètes a été lancé, qui, selon Michaël Levinas, devrait bénéficier d'un « appui solide de la constellation Vrin/PUF » (deux des éditeurs du philosophe). ■

SERGE BILÉ

Serge Bilé
**LA LÉGENDE DU SEXE
SURDIMENSIONNÉ
DES NOIRS**

**PAR L'AUTEUR DE
NOIRS DANS
LES CAMPS NAZIS**

ÉDITIONS DU
ROCHER



Dessin de Picasso illustrant le « Chef d'œuvre inconnu » de Balzac (1931). SUCCESION PICASSO, PHOTO RMN/JEAN-GILLES BERIZZI

L'art et la manière d'être artiste

Nathalie Heinich analyse la singularité de la place du créateur dans la société de l'après-Révolution française

Nathalie Heinich aime la clarté. Dès la première page de son avant-propos, elle énonce son dessein : faire un livre sur « *le statut des créateurs* » dans lequel « *on ne trouvera rien sur la création artistique et les œuvres* ». « Créateur » désigne écrivains, peintres, sculpteurs et musiciens, pris dans une analyse globalisante. « Statut » veut dire statut social réel et imaginaire, « *question sociologique à part entière, qui n'a pas à être subordonnée, ni même articulée, à des problématiques esthétiques* ». La « *question de l'art* » y sera tenue pour « *un indicateur* ». Le lecteur est supposé admettre ses principes. Sinon, il est invité à se rabattre sur l'histoire de l'art et de la littérature. Cela dit, *L'Élite artiste* peut commencer.

L'ouvrage est en quatre parties, de tailles et

d'importances fort inégales. Les trois premières traitent essentiellement des positions et postures des artistes en France au XIX^e siècle, en se fondant sur les romans, de Balzac à Ohnet en passant par Musset, les Goncourt, Flaubert et Zola. Leurs livres sont considérés « *comme des documents sociologiques* », hors de toute critique interne ou externe. Dans la mesure où ledit statut serait pour partie réel, pour partie imaginaire – mais ne serait-il pas nécessaire de distinguer ? – cette lecture sans distance se justifie sans doute. Elle alimente un système interprétatif fondé sur l'opposition entre le régime professionnel et le régime « vocationnel ». Le premier serait celui des artistes anciens, organisé par l'Académie, dans lequel la carrière est déterminée par des étapes obligées, des épreuves, des promotions et distinctions codifiées par des pou-

voirs administratifs tels que l'Institut ou le secrétariat d'État aux beaux-arts de la III^e République. L'autre serait celui des modernes, sans autre logique que celle de singularités créatrices qui chercheraient à se faire jour : la vocation, les dons, l'exception, l'inspiration, la malédiction sont les mots-clés pour décrire ce mode d'être, dont l'auteur repère des signes précoces dans *Le Chef-d'Œuvre inconnu*. Ils abondent dans *La Confession d'un enfant du siècle*, dans *Manette Salomon*, dans *L'Œuvre*. La singularité de l'artiste devient une idée reçue, jusque chez les bourgeois qu'il s'agirait d'épater ou de scandaliser, selon un jeu de provocations assez simple. C'est celui qu'expose Musset en « deux camps » : « *les esprits exaltés, toutes les âmes expansives qui ont besoin de l'infini* », d'une part ; « *les hommes de chair (...)* inflexibles au milieu des jouissances posi-

tives et uniquement soucieux de compter l'argent qu'ils avaient », d'autre part.

Que ce face-à-face soit déterminant ne fait aucun doute. Il est aussi certain qu'il demeure actif et que la formule de Musset, remise en mots actuels, résonne fréquemment. A cet égard, la description minutieuse et l'inventaire d'exemples que livre Nathalie Heinich sont utiles. Elle reprend et classe les acquis dus aux travaux classiques d'Edouard Pommier, de Paul Bénichou ou de Pierre Barbéris ainsi qu'aux publications plus récentes, tel *Le Peuple-artiste* de Maria Ivens. Elle isole des types – dandy, génie, maudit –, autant de figures devenues normes, ce qui peut conduire l'analyse non plus vers la singularité, mais vers sa manipulation, quand la rupture est une obligation dictée non par la création, mais par sa présentation publique et commerciale. Dans ce cas, le « vocationnel » n'est plus qu'une posture « professionnelle » et la distinction disparaît, n'ayant été efficace que pour un moment. Il faut alors réintroduire de l'histoire et de la dialectique dans la démarche. Or, on l'a vu, cette hypothèse est exclue a priori par un « purisme » sociologique qui ressemble à de la défense disciplinaire.

Uniformisation des loisirs

Ainsi en revient-on à la méthode de l'auteur. Elle soulève des objections. L'une touche à la définition du champ chronologique et géographique. Géographique : peut-on se passer d'une étude du romantisme allemand, comme plus tard de références aux situations nord-américaine, russe ou scandinave ? Historique : une étude de la singularité artistique peut-elle ne pas mentionner Rousseau, archétype durable de l'autodidacte inspiré et rejeté ? Commencer l'étude après la Révolution française, c'est méconnaître l'ampleur du sujet, qui touche à l'Occident entier et cela depuis plus longtemps que la fin du XVIII^e siècle. Caravage ou Rembrandt s'imposèrent en leur temps comme des exceptions, admises parce que telles.

Ce choix s'expliquerait par la spécificité de la situation démocratique qui se crée en France à partir de la Révolution. Mais, outre que la démocratie ne se réalise qu'après 1870, la question est-elle celle de la démocratie ou celle du développement du capitalisme et de l'industrie ? La singularité de l'artiste n'existe que par rapport à l'uniformisation de classes sociales qui se nomment prolétariat ou petite-bourgeoisie et par rapport à l'uniformisation des loisirs et des spectacles de masse. La création artistique n'est pas une activité autonome et accomplie pour elle-même, pas plus que la singularité n'est une posture avantageuse : elles sont colère, isolement, misère parfois.

Avec désinvolture, l'auteur se débarrasse d'Adorno et de Benjamin qui n'auraient pas eu assez d'« *intérêt pour la vérité* »... Benjamin sur Baudelaire ou les métropoles du monde moderne, Adorno dans ses *Minima moralia* et la *Dialectique négative* – et aussi Debord, autre absent du livre – sont cependant ceux qui aident à penser dans leurs complexités la place de la création, sa liberté, les sous-entendus de toute revendication de singularité et d'élite. L'engagement, l'excentricité et leur récupération, sommairement évoqués par quelques exemples au XX^e siècle dans la dernière partie de l'ouvrage, ne se comprennent pas en dehors de ce contexte et de son analyse. Ce ne sont pas là des « *problématiques esthétiques* » que l'on puisse dédaigneusement écarter, mais les questions essentielles, philosophiques et politiques, auxquelles aucune description ne suffit à répondre. Elle aurait plutôt pour effet de les dissimuler. ■

PHILIPPE DAGEN

L'ÉLITE ARTISTE, Excellence et singularité en régime démocratique,

de Nathalie Heinich, Gallimard, « Bibliothèque des sciences humaines », 358 p., 22,50 €.

Guerre finie, assoupie ou prochainement de retour ?

La guerre semble appartenir à un autre temps. En tout cas la vraie, la mondiale, la classique. Les données qui favorisent ce jugement sont connues : soixante ans de dissuasion nucléaire, des conflits de basse intensité, des massacres, finalement nombreux mais peu visibles, vite oubliés – tueurs de pauvres, pour la plupart –, une interdépendance croissante des économies et des politiques énergétiques. On y ajoutera la marée montante des bons sentiments pacifistes, en tout cas en Europe. Résultat : la guerre aurait disparu. Mais on ne sait pas au juste ce qui s'est ainsi éclipsé.

C'est pourquoi on lira avec intérêt Frédéric Gros. Ce philosophe, disciple de Michel Foucault, consacre un beau travail à décortiquer la « *fin de la guerre* » sous sa forme millénaire et conventionnelle. Définie depuis la Renaissance comme un « *conflit armé, public et juste* », elle appartient selon lui, désormais, et définitivement, au passé. Ce qui succède : un régime

différent des heurts et des affrontements, « *états de violence* ».

Qu'est-ce qui se termine, exactement ? Le grand conflit armé, le choc frontal qui opposait, en une série de batailles décisives, des troupes régulières. Finie l'époque où soldats en uniformes et généraux donneurs d'ordre venaient en découdre, mandatés par leurs États, sur un champ de bataille décisif. En ces temps-là, une posture éthique définissait le combattant : exposé à la mort, il devait se dépasser, tenir bon, obéir, se sacrifier. En outre, ces guerres anciennes possédaient toujours une issue : victoire ou défaite. Elles constituaient enfin des affaires publiques, engageant l'autorité de l'État, mobilisant le droit et la morale pour garantir que le conflit était juste. Il en fut ainsi de l'Antiquité jusqu'au... XX^e siècle.

A présent, tout cela se défait. Plus de héros militaires ni d'ouverture officielle des hostilités. Plus de capitulation ni de représentation claire de la légitimité des combats. Ce

n'est pas pour autant la paix. Les opérations militaires continuent, mais les grands ne font plus la guerre, ils « *interviennent* ». Seules subsistent de petites tueries – sales, chaotiques, négligeables –, des agonies dans les marges. Les grandes violences, évidemment, n'ont pas disparu, mais s'organisent tout autrement. L'apport plus novateur de ce livre se trouve à la

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

fin, quand Frédéric Gros esquisse l'analyse de ce nouveau régime des violences.

Des personnages différents – terroristes, guérilleros, ingénieurs informatiques... – constituent des réseaux dispersés et non des armées nationales. Dans cette nouvelle donne, la ville est au centre de la cible, alors que les batailles d'autrefois se jouaient en plaine, ou sur mer. A la guerre

– publique, centralisée, déclarée, localisée, destinée à prendre fin – ont déjà succédé des actions clandestines, disséminées, s'exerçant sans préavis, sans lieu fixe, sans issue prévisible. Pas de centre de commandement. De petits groupes, éphémères et mobiles, soudés un temps par un coup à faire. Pas de victoire envisageable. Pas de but affiché qui, une fois obtenu, mettrait fin aux hostilités.

Comme on voit, les principaux traits de ces états de violence permettent d'aborder une multitude de phénomènes, du terrorisme islamiste aux réseaux maffieux en passant par les émeutes récentes dans les banlieues françaises. Ces situations sont radicalement différentes, cela va de soi. Mais on y trouve des structures analogues, un certain nombre de processus communs, distincts de ceux qui animaient autrefois la guerre. Des lecteurs fort divers se reporteront donc avec profit à ces analyses, chacun y prenant, comme dans la « *boîte à outils* » de Foucault, les instruments pertinents pour mieux

comprendre les situations qui le préoccupent.

Doit-on en conclure, pour autant, que la guerre est en voie de disparition, ou même tout à fait finie ? Sur ce point crucial, la conviction n'est pas acquise. Car l'existence de nouveaux états de violence ne donne, à cet égard, ni garantie ni certitude. Rien n'empêche que leur développement se combine avec les structures anciennes, voire qu'ils les réactivent. Il ne paraît donc pas impossible que l'apocalypse reprenne, comme en 14. Les formes empruntées ne seront pas les mêmes, cela est assuré. Mais il y a tout ce qu'il faut comme arsenaux, comme haine, comme fanatismes, comme États voyous, et comme incrédules envers le retour du pire, pour qu'un jour peut-être, plus ou moins proche, la guerre revienne. En grand. ■

ÉTATS DE VIOLENCE Essai sur la fin de la guerre

de Frédéric Gros, Gallimard, « NRF-Essais », 296 p., 18,50 €.

Sudhir Hazareesingh, enseignant à Oxford, s'attaque à la légende napoléonienne

Le mythe Napoléon vu d'ailleurs

Il est grand temps de faire connaître au public français l'œuvre de Sudhir Hazareesingh. Depuis quinze ans, ce fellow (enseignant) de Balliol College (Oxford), né sur l'île Maurice, chercheur doué d'un esprit fin et d'une ironie parfois pénétrante, cisele des livres intéressants, et assez provocateurs, sur l'histoire moderne française.

Grand arpenteur d'archives, l'auteur en a tiré la matière d'une étude neuve sur un sujet qui ne l'est pas, grâce à une impressionnante quantité de témoignages sur les représentations et mouvements populaires inspirés par les deux Napoléon au cours du XIX^e siècle. En un mot, ce livre est la meilleure contribution sur le sujet depuis les travaux de Philippe Gonnard et Frédéric Bluche.

En outre, Hazareesingh va à contre-courant des distinctions traditionnelles lorsqu'il écrit : « Cette séparation conceptuelle [entre napoléonisme et bonapartisme] est cependant problématique », parce que déjà « le terme bonapartiste était largement utilisé dans le langage populaire non seulement pour désigner les individus et les groupes qui soutenaient "politiquement" Napoléon, mais également comme un moyen de se définir socialement ou culturellement... »

Vives discussions

Sans doute serait-il vain de réduire un ouvrage de 400 pages à la seule observation qu'un homme politique ne peut jamais choisir assez soigneusement ses ennemis. Pourtant, plus que ses propres amis et alliés, ce sont bien souvent ses ennemis qui permettent le mieux de définir un homme d'Etat. A cet égard, Napoléon I^{er} eut une grande chance, et la première moitié du livre souligne l'ampleur que prit l'opposition de la légende et du mouvement napoléoniens au gouvernement de la Restauration – au point que l'auteur peut définir la révolution de Juillet comme « ni un

accident, ni un retour à 1789, ni même une anticipation des événements de 1848, mais l'acte final de la lutte tenace qui avait opposé la France napoléonienne et celle des Bourbons ».

Louis-Napoléon avait, lui aussi, de « bons » ennemis. Le fait a été souvent remarqué, mais Sudhir Hazareesingh nous le fait saisir par le biais d'une audacieuse hypothèse : « Si le coup d'Etat de décembre 1851, mené initialement contre une Assemblée conservatrice et réactionnaire et avec la promesse de restaurer le suffrage universel, avait échoué à Paris et que Louis et ses complices avaient été massacrés dans la cour de l'Élysée, qui peut douter que la France serait aujourd'hui recouverte de monuments à la mémoire du prince-président, l'un des braves soldats tombés au champ d'honneur de la cause démocratique ? »

Il y a toutefois chez Hazareesingh de quoi froisser le lecteur et susciter de vives discussions. Dans la partie « Napoléon et de Gaulle », l'auteur, qui ne manque pourtant ni de lucidité ni d'astuce, peine à convaincre que le gaullisme est l'égal à peu près du bonapartisme. Pire. Ce genre de comparaison de salon faisant macédoine d'éléments au fond hétérogènes, facile, est dangereux. Car il reste incontestable que de Gaulle ne fut jamais un chef conquérant et a toujours su rejeter le pouvoir impérial (de même qu'au lieu de rétablir l'esclavage dans les colonies, il a donné le droit de vote aux femmes).

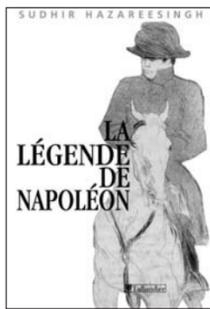
De manière générale, l'ouvrage a bénéficié d'une traduction de qualité – Albert Sebég a ainsi su habilement

passer de l'original « emperor of France », au plus correct « empereur des Français ». Il a même été trop bien traduit, puisque l'émouvante coda de l'original a été complètement remaniée afin de la rendre agréable à la sensibilité française. On a ainsi écarté la référence à « une nation catholique au moins aux termes culturels » et « traumatisée par le déclin militaire, la peur de la "décadence", et la menace de la disparition physique... »

Cette légende napoléonienne revisitée déplaira à une certaine tradition historiographique en France qui insiste sur le fait que les républiques et les empires sont comme échantillons les uns aux autres. Sudhir Hazareesingh s'attache dans ses huit livres, mais aussi vivement qu'ici, à décrire, à partir de l'archive, une France complexe, politiquement parlant. Une France où il est difficile de dire où commence et terminent monarchie, république et empire, combien celles-là se sont imbriquées, combien elles sont infléchies par, et complices avec, l'empire et ses deux fondateurs au fil du temps et à travers un large éventail d'idées, d'institutions, de structures, de lieux de mémoire, de fêtes, etc.

De toutes ces trouvailles piquées des « dossiers », celle qui résume le mieux ses conclusions sur la légende napoléonienne se trouve sous la plume d'un agent du préfet du Rhône, écrivant au ministre de l'intérieur en 1818 : « Tout est tranquille, tout est paisible, il n'y a que l'imagination qui travaille. » ■

STEVE ENGLUND



LA LÉGENDE DE NAPOLEON de Sudhir Hazareesingh

Traduit de l'anglais par Albert Sebég.
Tallandier, 416 p., 27 €.

Sainte-Hélène, de l'histoire à la représentation

Anatomie d'une île

SAINTE-HÉLÈNE, ÎLE DE MÉMOIRE sous la direction de Bernard Chevallier, Michel Danscoine-Martineau et Thierry Lentz

Fayard, 400 p., 80 € jusqu'au 28 février, 100 € ensuite.

Sainte-Hélène, petite île : les mots prêtés par la légende à jeune Buonaparte annonçant au collège de Brienne sa première leçon de géographie, sont trop beaux pour être vrais. Comme si l'île fatale ouvrait et fermait le destin d'un homme hors du commun. L'intérêt du superbe *Sainte-Hélène*, collectif dirigé par Bernard Chevallier, Michel Danscoine-Martineau et Thierry Lentz, ne tient pas seulement à son iconographie. Les images de ce livre n'illustrent pas, elles sont l'une des sources essentielles à laquelle l'historien puise les éléments de son analyse et de sa réflexion. C'est d'elles que ce livre tire toute son originalité.

Car de quoi s'agit-il ? Se saisir d'un lieu mythique et dire les écarts de l'histoire à sa construction, d'une histoire à ses représentations. Par là, on s'aperçoit à quel point l'histoire des historiens vaut mieux que la mémoire, et plus encore que ce devoir de mémoire dont on nous rebat ces temps-ci les oreilles à coups de lois et de bons sentiments – si la politique en a jamais produit. Dans ce livre, Sainte-Hélène existe avant et après Napoléon. Elle tombe dans l'escarcelle de la compagnie anglaise des Indes orientales en 1661, puis dans celle de la couronne anglaise en 1833. Entre ces deux dates et même au-delà, l'histoire de ce confetti de l'Empire britannique perdu dans l'Atlantique sud est celle d'un véritable roman de filibustiers : arbitraire, répressions, révoltes, mutineries, châtiments et tortures. Francis Drake,

William Bligh, capitaine du célèbre *Bounty*, Rimbaud et bien d'autres y sont passés. Ses gouverneurs y règnent en quasi-monarques, inflexibles. « *Quand mauvais part, pire arrive* », disaient les îliens. C'est là que l'histoire rejoint la légende à travers la figure de celui qui fut, de 1816 à 1821, le geôlier de Napoléon.

Hudson Lowe, car c'est son nom, est un pur produit de l'armée anglaise de cette époque, avec ses qualités – réelles – et ses défauts. Mais l'homme est ici dépassé par son destin. Son prisonnier n'est pas seulement récidiviste – il s'est déjà échappé de l'île d'Elbe –, il est surtout celui dont l'Europe a peur depuis près de vingt ans – une trouille viscérale, incontrôlée. De la rigueur, Lowe passe au soupçon et du soupçon à la persécution. « *Celui qui ne sait que commander [se retrouve ainsi] à la discrétion de celui qui ne sait qu'obéir.* » Lowe est en quelque sorte nécessaire à la légende du « prisonnier de l'Europe ». Et l'histoire de l'île s'en trouve transformée.

Alors qu'après 1821 elle connaît une véritable prospérité économique, lieu de passage et de liberté pour les esclaves affranchis du monde entier, le rocher devient Golgotha et prend des allures de tombeau. Sainte-Hélène magnifie le thème romantique de la grandeur déchu mais visionnaire, de la solitude et de l'exil. Un million de personnes assistent au retour des cendres à Paris en décembre 1840. Le rocher devient piédestal.

Du récit minutieux et fascinant de la captivité aux Briars puis à Longwood – promiscuité, climat, haines et jalousies, mais aussi les personnages, les lieux et objets – aux fantasmes de la légende, les historiens démontent et remontent ici, dans un livre qui, par la précision et la variété de ses thèmes, a peu d'équivalent, les mécanismes de la mémoire. ■

EMMANUEL DE WARESQUEL

Trois ouvrages riches en éclairages esthétiques et sémantiques

Traité des couleurs

LE NOIR

d'Annie Mollard-Desfour
Préface de Pierre Soulages,
CNRS éd., 288 p., 25 €.

COULEURS

Pigments et tentures dans les mains des peuples
d'Anne Varichon
Seuil, 288 p., 32 €.

LE PETIT LIVRE DES COULEURS

Entretiens de Michel Pastoureau et Dominique Simonnet
Ed. du Panama, 112 p., 12 €.

Ejecté, comme le blanc, du spectre des couleurs avec la révolution newtonienne, le noir a connu au cours du XX^e siècle une réhabilitation qui s'affiche au moment même où le Technicolor lui conteste son hégémonie cinématographique. Livrée du polar pour Gallimard (1945), « le noir est une couleur » au dire des peintres, Matisse, Bonnard ou Rouault en tête, dès 1946, exposition et revue à l'appui.

Aujourd'hui, Soulages, qui célèbre cette couleur originelle, « antérieure à la lumière », préfère le nouveau volet de l'ambitieux *Dictionnaire des mots et expressions de couleur* qu'Annie Mollard-Desfour compose artistement, depuis une dizaine d'années déjà. Après *Le Bleu* (1998), *Le Rouge* (2000) et *Le Rose* (2002), le choix du noir peut surprendre ; en fait, il relance mieux que tout autre l'intérêt pour cette approche sémantique et esthétique captivante, dont chaque livraison ménage son lot de surprises. Après l'histoire bousculée du rose, aux mutations aussi ostensibles que sulfureuses, qui mieux que l'inventeur de l'« outrenoir », monochrome révélant un « au-delà du noir » riche de toutes les couleurs de la lumière, pouvait requalifier un ton aussi radical, évident et grave, dans l'univers chromatique ?

Plus qu'aucun des termes déjà étudiés par Annie Mollard-Desfour, le noir s'est insinué partout dans le langage : messe, boîte, gueule, trou, beurre ou croisière, caisse, blouson ou marché, la magie de ces listes – noires l'une et l'autre comme il se doit – atteste sa singulière souplesse, disant la peur et l'humeur sombre, la révolte et le mystère, mutations alchimiques dignes d'une œuvre au noir. Et le plan de l'ouvrage, qui propose, au terme de l'étude de la couleur, un tour d'horizon de ses dérivés – ressuscitant la *noirciture* comme les savoureux *atramentaire* et *mélancolieux* –, puis de ces variations, goûteuses, de l'airielle à la *réglisse* et au *Zan*, ou plus menaçantes (*caviarder*, *obombrer*), dit assez que ce livre de linguiste vaut de l'or. Noir, bien sûr.

Sens souterrain

Pour compléter cette belle mise en lumière, on reprendra avec profit l'ultime chapitre du beau travail d'Anne Varichon, paru en 2000 dans un format souple légèrement moins maniable. Cette somme, magnifiquement illustrée, décline en sept entrées les usages concrets de la couleur, dans leur matérialité avant tout, ocre, craie, henné... même si la dimension symbolique n'est pas écartée. Le plus fascinant de cette approche ethnographique est le rapport au corps, premier support de la peinture, parure autant que vêtement, la source des pigments, empruntés tant aux règnes minéral (azurite, malachite) que végétal (noix de galle, pastel, gaudes ou garance), comme les clivages sociaux et économiques nés de ce sens du paraître, observé sous toutes les latitudes. Un regard à la fois encyclopédique et pratique trop rare pour n'être pas signalé.

Sur le même principe – un chapitre par couleur –, l'historien Michel Pastoureau offre un livre lumineux, d'un didactisme idéal. Interrogé par le journaliste Dominique Simonnet pour une série

d'été de *L'Express*, le médiéviste décode le sens souterrain, sinon secret, des couleurs, dont on a tant négligé l'étude qu'on les croirait volontiers porteuses de valeurs universelles et pérennes. Il n'en est rien, bien sûr, et les lecteurs conquis par son déjà mythique *Bleu. Histoire d'une couleur* (Seuil, 2000) retrouvent un Pastoureau d'une pédagogie claire et enjouée, comme amusé de dynamiter les préjugés, traquer les ambivalences pourtant de règle, d'augurer même le devenir de certain ton décrié (le rude calvaire du jaune, versant sans grâce de l'or réservé aux félons et aux menteurs, aux fourbes et aux cocus, qui aurait toutefois « un bel avenir devant lui ») ou d'autres consensuels (le bleu, invisible des Antiques, oublié des codes liturgiques, promu au XII^e siècle, au grand dam du rouge, plébiscité au XVIII^e et devenu presque indifférent à force d'unanimité aujourd'hui). Où l'on mesurera le tort considérable que l'imprimerie d'abord, les lois de l'optique de l'ère moderne ensuite ont fait au blanc et au noir, exclus indûment du champ des couleurs ; où l'on comprendra le sort qui lie le vert au hasard et à sa fortune changeante (des tapis de jeu au cours du dollar) ; où l'on apprendra à privilégier le contraste entre le mat et le brillant (*ater* ou *niger*, *albus* ou *candidus*) pour saisir la symbolique contrastée de ces six couleurs de base – rouge, blanc et noir depuis les temps les plus anciens (est-ce un hasard si leurs combinaisons seules ont su conquérir le monde allégorique de l'échiquier ?), jaune, vert et bleu plus tard...

S'il n'a pas réponse à tout, Pastoureau a une science si heureusement accessible qu'on se réjouirait presque qu'il reste encore à découvrir pourquoi le mensonge est jaune ou le marron si dédaigné. Un précis haut en couleur – c'est bien le moins ! – qui a l'élégance de vous faire croire savant. Mais jamais bas-bleu. ■

PHILIPPE-JEAN CATINCHI

LES AUTEURS DU « MONDE »

LE CRÉPUSCULE DES PETITS DIEUX, d'Alain Minc
Président du Conseil de surveillance du *Monde*, Alain Minc diagnostique, dans son dernier essai, la « mort des élites ». Stigmatisant « le triomphe du populisme », il estime néanmoins qu'elles ne meurent pas « parce qu'elles sont haïes » ; ce sont, écrit-il, « de lents mouvements de la société, des déplacements de la tectonique sociale, qui expliquent leur évanouissement », mais aussi « leurs faux pas, leur incapacité grandissante à assumer leurs devoirs aussi aisément qu'elles tirent sur leurs droits ». Des anciennes élites en pleine déliquescence, une « élite de notoriété » en ascension mais au fonctionnement ambigu, c'est bien, estime Alain Minc, « une authentique révolution qui se déroule subrepticement sous nos yeux ». Tant il est vrai que la disparition des élites de pouvoir « conditionne l'évolution de la société bien davantage qu'une alternance politique ou une mutation technologique ». Résolument optimiste devant l'inconnu vers lequel nous plongeons, il conclut ainsi son ouvrage : « Cette société sans élite traditionnelle, donc sans nous, ne devrait pas manquer de charme. » Grasset, 140 p., 9 €.

ÉCONOMIQUEMENT INCORRECT,

d'Eric Le Boucher
Les lecteurs du *Monde*, même lorsqu'ils ne sont pas spécialistes d'économie, peuvent tirer de la lecture, chaque semaine, des « Chroniques de l'économie » d'Eric Le Boucher une série d'enseignements fort utiles quant à l'état du monde, de l'Europe (pas fameux) et de la France (pas meilleur). Le sens pédagogique de l'auteur, allié à l'élégance et à la clarté de son style, donne de la force à ses convictions – en faveur d'« une démocratie mondiale qui soit à la hauteur des forces économiques globalisées ». Sur la lancée de ses chroniques et découpé comme elles, ce petit livre milite en faveur de la restauration d'une économie inventive et libérée des corporatismes politiques. Grasset, 174 p., 9,90 €.

UNE PRESSE SANS GUTENBERG,

de Jean-François Fogel et Bruno Patino
Appelés à l'été 2000 à bâtir « l'audience et la rentabilité » du site Internet du *Monde*, Bruno Patino et Jean-François Fogel dressent, cinq ans plus tard, le portrait de cette « presse neuve ». Née sur Internet, avec son identité, son langage et une croissance si vive que ses concurrents s'en sont défiés, ce média n'est pas, affirmation-ils, un support de plus, « c'est la fin du journalisme tel qu'il a vécu jusqu'ici ». La fin d'une époque symbolisée par Ed Huteson, alias Humphrey Bogart, le légendaire rédacteur en chef de *The Day* dans le film *Deadline USA* de Richards Brooks. Par le menu, les auteurs décrivent cet espace où « tout paraît possible », où aucune entrave n'est mise à la longueur des textes, ni au nombre des photos. Un espace qui permet même au journaliste, s'il se sent « frustré », de mettre en ligne un blog personnel pour relater les avanies de son travail au sein de sa rédaction. Internet, « le média ultime », instantané, « le réseau où chacun se déplace trop vite pour être le témoin, même furtif, de sa propre solitude ». Grasset, 248 p., 14 €.



André Maurois conte la vie de Chateaubriand Le « Grand René »

RENÉ OU LA VIE DE CHATEAUBRIAND
d'André Maurois

Grasset « Les Cahiers rouges »
442 p., 11,40 €.

La recherche hardie de la vérité... Voilà le préalable que pose André Maurois au travail du biographe. Et il insiste. « Dès [qu'on] regarde un peu profondément, [on] trouve une vie mystérieuse et souvent ignorée de celui même qui en a été le sujet et le lieu. » L'auteur de *Climats* a trouvé dans ce genre une puissance narrative dont le fil paraît s'effiloche quelquefois dans ses romans. Commencée en 1923 avec *Ariel ou la Vie de Shelley*, sa veine biographique atteint un sommet avec *Prométhée ou la Vie de Balzac*, publié en 1965, deux ans avant sa mort.

Ou la Vie de... C'est le titre récurrent de ces histoires qu'il retrace presque en témoin. Simplement érudites. Et éclairées d'une proximité d'écrivain. Paru en 1938, *René ou la Vie de Chateaubriand* est une gageure. Comment retracer le parcours d'un auteur qui, à ce point, s'est raconté lui-même ?

« *Le visage, sous le masque, était devenu presque semblable au masque* », écrit Maurois. Son approche du « grand René », comme l'appelaient Baudelaire, est à la fois immédiate et réfléchie. Bouclée. Dans une compréhension du personnage qui surgit dès les premières pages. Honte et fierté mêlées. Maurois plante le décor de l'enfance difficile et féconde. Sans forcer sur le trait. Il a tout saisi et le fait partager. Les allers. Les retours. Les contradictions. Le désir de revanche. L'envie d'être, d'aimer. De Saint-Malo à la rue du Bac, où Chateaubriand meurt en 1848, Maurois nous embarque dans une aventure humaine et littéraire qu'on pensait connaître. Avec lui, la chronologie et la bibliographie s'effacent dans une connivence qui étonne. Et qui séduit sans rien céder à l'exacitude et à la rigueur. ■

XAVIER HOUSSIN

Signalons également, d'André Maurois, toujours dans « Les Cahiers rouges » : *Voltaire suivi d'Aspects de la biographie*, 245 p., 8,60 €.

Phébus publie trois imposants volumes qui sortent du purgatoire le « Gorki des Balkans »

Les mille et une vies d'Istrati

Est-ce parce que le romantisme révolutionnaire dont son œuvre est imprégnée est devenu obsolète, ou parce qu'il a usé de la langue de Voltaire pour y rouler des accents et des rythmes orientaux que le Roumain Panaït Istrati (1884-1935) est, par deux fois, tombé dans l'oubli ? A la fin des années 1960, à l'incitation de Joseph Kessel, Roger Grenier sauvait une première fois du purgatoire « le Gorki des Balkans » en rachetant les droits de tous ses récits, dispersés ou épuisés, recueillis alors en quatre volumes chez Gallimard. Ce corpus de référence, à son tour épuisé, a servi de fil conducteur à celui (échelonné en trois forts volumes) que propose aujourd'hui Phébus, dans une édition établie et présentée avec une belle acuité par l'écrivain Linda Lê. S'y ajoutent un ensemble de textes parus en revue ainsi que *Vers l'autre flamme* (1929), chronique désillusionnée et prophétique de seize mois de voyage à travers l'URSS, qui vaudra à son auteur l'incompréhension et le rejet criminel de ses pairs ou admirateurs.

CEUVRES
de Panaït Istrati

Edition préparée et présentée par Linda Lê. Phébus. « Libretto ». Volume 1. 928 p., 14,90 €.

l'âge de 12 ans. Fils naturel d'une lavandière de Braïla (port danubien) et d'un contrebandier grec tué par des gardes-côtes quand l'enfant n'avait pas encore 9 mois, cet autodidacte n'a cessé d'ouvrir plus grand son horizon. Se jouant des frontières, pratiquant les métiers les plus divers et prenant part aux luttes sociales. Cent fois livré au désespoir et à la tentation du renoncement, cent fois reprenant courage pour d'autres rencontres, de nouvelles façons d'éprouver le monde.

Dans une « Autobiographie » publiée dans la revue *Europe* en août 1923, il lâche à jets serrés le récit de ses pérégrinations à travers les Balkans, l'Égypte et l'Europe, scandé par

Marquée au sceau d'une apologie de l'homme libre, l'œuvre de Panaït Istrati n'a guère d'équivalent. Sans doute parce qu'elle est inextricablement mêlée à cette vie de vagabondage qui fut la sienne depuis



Panaït Istrati (1884-1935). COLLECTION ROGER-VIOLETT

une antienne qui pourrait se résumer à ceci : « *Misère, famine, manque d'abri, poux, mégots.* » Pendant la première guerre mondiale, atteint par cette tuberculose qui l'emportera en 1935, il décide d'apprendre le français et découvre les grands classiques. Rechute en 1919. Année noire où il perd également sa mère ; année de rédemption par la lecture éblouie du *Jean-Christophe* de Romain Rolland. Suivent des saisons de

grande apreté. En janvier 1921, à Nice, à bout de forces et « *dépité de vingt-cinq ans de luttes avec la vie* », il tente de se suicider en se tranchant la gorge. Ceux qui l'ont sauvé in extremis ont trouvé sur lui une lettre adressée à Romain Rolland. Elle est expédiée. L'auteur de *Au-dessus de la mêlée*, bouleversé, lui répond et l'incite rudement : « *Je n'attends pas de vous des lettres exaltées. J'attends l'œuvre ! Réalisez l'œuvre, plus*

essentielle que vous, plus durable que vous, dont vous êtes la gousse. »

Et c'est ainsi que Panaït Istrati est né écrivain, à près de 40 ans (son premier récit, *Kyra Kyralina*, conçu à Paris chez son ami le bottier Georges Ionesco, est publié en 1923, et c'est en fait le deuxième qu'il écrit, après *Oncle Anghel*, paru en 1924). C'est ainsi que prend corps Adrien Zograffi, alter ego d'Istrati l'idéaliste. Linda Lê en reprend la source dans un texte de 1929 : « *Ma nature, trop peu faite pour l'étude livresque, me poussait avec force vers la connaissance de l'homme tel que je le voyais dans la rue : il aimait et souffrait comme moi, c'est à lui que je dois aller ; il est le A et le Z de la vie.* »

Fresque bouillonnante

Au fil des cycles narratifs, ce double est tantôt témoin, tantôt acteur d'une fresque bouillonnante qui embrasse des dizaines de destins, incorpore la légende balkanique à l'autobiographie et aux faits historiques.

En référence centrale à cette épopée flamboyante, les haidoucs, ces hordes de cavaliers justiciers du temps des occupations turque et grecque en Roumanie. Fils du vent ou « *amantes de la forêt* » en lutte sanglante contre les oppresseurs, dont Zograffi et ses semblables sont les dignes héritiers.

De ses mille et une vies, Panaït Istrati a extrait la matière de mille et un récits mis en abyme au fil desquels le lecteur se perd avec délices, poussé au galop d'un périple foisonnant, écrit dans une langue puissamment visuelle et sonore. Tantôt propulsée dans un lyrisme étoilé, tantôt ciselée à la pointe sèche. Ode à la nature et à la liberté où l'abjection fraye avec le sublime. La délicatesse du verbe et du cœur avec l'ordure. Le désespoir le plus intense avec l'émerveillement enfantin. Un chapelet de romans d'apprentissage, de vies sauvages et vaillantes dédiées à la défense des opprimés, et où chacun éprouve que « *ce que l'amour crée avec difficulté, la haine le détruit en un instant* ». ■

VALÉRIE CADET

Les volumes 2 et 3 des œuvres de Panaït Istrati seront en librairie le 17 février et le 13 mars.

« Poésie-Gallimard » rassemble deux recueils de Jean-Michel Maulpoix Les ailes du désir

Quelque chose d'ailé traverse les livres de Jean-Michel Maulpoix : ses recueils, et les essais, subtils et érudits, qu'il a consacrés au lyrisme – *La Voix d'Orphée* (1989), *Du lyrisme* (2000), *Le Poète perplexe* (2002), tous chez José Corti. Directeur de la revue *Le Nouveau Recueil*, auteur d'ouvrages sur Michaux, Réda et Char, Maulpoix a composé 18 recueils de prose poétique, de *Locturnes* (Lettres nouvelles/Maurice Nadeau, 1978) à *Précis de théologie à l'usage des anges* (Fata Morgana, 1988), de *Portrait d'un éphémère à Pas sur la neige* (Mercure de France, 1990 et 2004).

Les deux recueils réunis dans ce volume apparaissent d'abord comme des variations sur le bleu, celui de la mer, du ciel : plutôt qu'une couleur, une tonalité, un climat, une transparence. En exergue d'*Une histoire de bleu* (1992), une phrase de Rilke – « *On pourrait imaginer que quelqu'un écrivit une histoire du bleu* » –, et une autre, de saint Augustin. Quant à *Un instinct de ciel* (Mercure de France, 2000) : une citation, à laquelle le titre fait écho, place le livre sous le signe de Mallarmé.

Tristesse d'un manque

Deux livres que rapproche un lien explicite : « *Je consacrai naguère un petit opuscule au filigrane bleu de l'âme. A la force d'aimantation du large, nos stations prolongées sur les quais, les yeux vers quels lointains tournés ? Nous rêvions d'autre chose, inexorablement./ Ce n'était pas d'Azur diaphane que je parlais : loin des cieux étherés, toute l'épaisseur et la substance, en nous, de cet instinct de ciel, sa manière par exemple de respirer l'odeur de sel, d'aller pleurer au cinéma, ou de choisir l'hiver, pour la tiédeur, des pulls et des chemises...* »

Mais cela peut être, aussi, parmi les résonances multiples du mot, le bleu du corps qui se glace, ou la note bleue, en sourdine – une manière (pour citer une lettre de Mallarmé à Verlaine) d'« *effleur[r] à mort* » la corde pour la faire vibrer. Ou la tristesse d'un manque : « *Des mots pour l'enfant que l'on fut et pour sa mère toujours en nous.* (...) *Des mots qui arrondissent et qui rapprochent les lèvres : âme, amour, mère, amère... Des mots qui font entendre ensemble bruit de mort et voix de mère.* » Ou des fragments de faïence, de verre bleutés.

On pense à Goffette, pour la nostalgie d'une cuisine de province, mais aussi pour la légèreté que donne la partance – « *Il faut aller : c'est vivre.* » Le voyage détache de soi, éloigne la plainte, donne à l'existence du volume et de l'influx. « *Cette disponibilité à l'éphémère, au courant, souligne Antoine Emaz dans son excellente préface, impose une esthétique de la note ("je n'écris pas, je note, furieuse-ment") et de la fragmentation.* » Sur des cahiers, des carnets, la plume dépose, en signes noirs sur la page blanche, l'impalpable matière du rêve et du désir.

« *De l'amour et de la langue, j'aimais les ailes.* » Si le lyrisme est « *une maladie. Celle de qui ne saurait se résigner à ce que ce qui est ne ressemble pas à ce qui pourrait être* », il n'exclut ni l'insatisfac-

tion, ni la conscience de la finitude, ni le constat des insuffisances et des faiblesses (« *J'ai fui, j'ai pris le large. L'habitude surtout de n'être nulle part, en apnée dans ma propre vie.* »). Ni même la dérision. Emaz remarque très justement que le poème « *Le grand pavois* » peut se lire comme un adieu parodique au « *grand* » lyrisme, confirmant chez Maulpoix « *la cohérence et la porosité entre écriture théorique et poétique* ».

Porosité qui fait aussi de son dernier essai, *Adieux au poème* (1) un livre étrangement mélancolique et personnel. A une tendance contemporaine à « *l'aggravation* » qui menacerait « *le poème, tissage de figures, objet de beauté, densité de faits de langue* », Maulpoix oppose l'impossible résignation, citant l'énergie de Michaux (« *donner courage* »), l'attention de Valéry, l'exigence de Jaccottet.

« *Poète : celui que rien ni personne ne peut consoler de mourir et que la connaissance de la disparition conduit à s'emparer fiévreusement du langage pour y garder mémoire de ce qui s'efface, aussi bien que pour y filer à tombeau ouvert sur les routes du temps.* »

Appelons « *poésie* » cette lucidité et cet emportement. ■

MONIQUE PETILLON

(1) Ed. José Corti, 336 p., 20 €.

Une imparfaite anthologie de la littérature tunisienne Tunisie rêvée

TUNISIE, RÊVE DE PARTAGES

Anthologie conçue et préfacée par Guy Dugas
Omnibus, 1088 p., 25 €

Le millier de pages qui tentent de ressusciter une vision multiculturelle de la Tunisie colonisée ou portant encore les marques, sinon les plaies de la colonisation, affrontent un problème propre à toute anthologie : on est à la frange de la complaisance consensuelle. Que signifie de dire qu'un pays, actuellement en proie à une dictature politique et policière, répond à sa définition, rédigée en 1936 par Camille Maclair, « *Douceur, appel au charme encore possible de la vie, que l'Europe tourmentée exclut de plus en plus...* » ? On peut aisément imaginer le sourire amer d'intellectuels qui paient cher leur désir de libre expression, à cette lecture tout imprégnée de bons sentiments.

Témoignages romancés

Certes, Guy Dugas, qui a préfacé et choisi les textes, fournis pour la plupart en intégralité, ce qui est loin d'être justifié d'un point de vue littéraire, prend un certain nombre de précautions. Mais il n'est pas sûr que l'amour de ce pays, de son histoire et de ses habitants puisse être communiqué par ce moyen-là : souvent quelques pages auraient suffi à donner une idée de la singularité des textes. Il n'est pas certain que la *Chronique des morts* d'Adrien Salmieri, parue il y a trente ans chez Julliard, et *Loin des icônes* d'Etienne Burnet, témoignages romancés des communautés italiennes et russes, méritent la place qu'elles occupent. Et *Le Soleil sur la terre*, roman tunisien de 1956, n'est assurément pas le chef-d'œuvre de Claude Roy.

Alors, il faut lire les notes de voyage de Michel Tournier, qui ressuscite le ton du *Journal* d'André Gide, et le magnifique poème de Jean Amrouche, publié en 1961 dans la *Revue méditerranéenne*, pour entendre des voix proprement artistiques, qui transmettent une émotion : « *Je sais les anciens temples d'or et de miel/et les terres d'Islam sculptées dans la matière du jour/mais pour ma prière je ne veux pas d'autres parvis/que tes plaines de cendre rose/ni d'autel/que tes montagnes d'opale de lapis et d'hyacinthe/dans la distance/où l'homme perdu noyé de misère/rejoint son essence qui est soufflé pur/et sa patrie l'œil de Dieu pleurant en lumière/au cœur de l'abandonnement.* » Ou encore la description des souks de Tunis par Guy de Maupassant : des bergers jouent de la flûte et passe alors « *le souffle de l'âme des feuilles, de l'âme des bois, de l'âme des ruisseaux, de l'âme du vent* ».

L'ordre des textes n'est pas chronologique : on ne s'appuie ni sur leur date de parution, ni sur l'histoire du pays, mais sur l'origine géographique des populations, en mettant à part la communauté juive (évoquée par les romans de Georges Memmi et de Nine Moati). Il manque, de toute évidence, à ce florilège une armature historique, un regard critique, une hiérarchie esthétique et surtout une présence tunisienne, si l'on excepte le texte autobiographique de Maherzia Amira-Bournaz, touchant et documentaire. La conversion à l'islam du peintre français Gustave-Henri Jossot est un témoignage intéressant, mais nécessiterait un arrière-fond historique qui expliquerait le contexte de ce récit parfois passionné. ■

RENÉ DE CECCATTY

Concurrence d'Internet, nouveau comportement des lecteurs...

Mauvaise année pour la librairie indépendante

C'est un mauvais millésime qui s'annonce pour les librairies indépendantes – qui représentent un quart du commerce du livre en France : sans doute le pire depuis une décennie. La croissance du chiffre d'affaires de la profession – hors Fnac, Virgin, Relay, grande distribution et clubs de livres – devrait tourner autour de zéro, contre 2 % à 3 % les années précédentes. Christian Thorel, directeur de la librairie toulousaine Ombres blanches, donne le « la », évoquant « une année de mutation » et « des turbulences depuis 14 mois ».

« 2004 a fait illusion, mais la chute a véritablement commencé dès l'automne », analyse le patron de la plus grande librairie indépendante de Toulouse, qui dispose d'un logiciel de gestion lui permettant de suivre l'état de ses ventes, rayon par rayon. A quelques jours du raylage de l'exercice 2005, il espérait encore terminer l'année sur un compte d'exploitation légèrement positif grâce à un « bon » mois de décembre, tout en soulignant « les oscillations imprévisibles » d'un mois sur l'autre. Sa librairie a débuté l'année par une baisse de 6 % en volume en janvier et il se dit encore « atterré par l'effondrement de novembre : un laminoir, pire qu'après l'explosion d'AZF à Toulouse ». Comme pour Jean-Marie Sevestre, patron de Sauramps, à Montpellier, ce sont les ventes aux collectivités qui vont permettre de sauver la mise.

Moins 9 % en juin, – 2 % en juillet, – 0,5 % en août, – 1,5 % en septembre, l'année 2005 n'aura connu qu'un mois d'embellie : octobre, avec + 7 %. Cette bonne performance est due au lancement quasi concomitant du tome VI d'*Harry Potter* et du dernier album d'*Astérix*. C'est aussi pile un an après le premier décrochage.

Décembre, qui représente traditionnellement 10 % des ventes de l'année, devrait se terminer sur une hausse d'un petit pour cent seulement. Cette année, « la période des fêtes, qui représente une part importante de notre chiffre d'affaires, a démarré très tard, une semaine avant Noël », commente Aline Bernard, responsable de la communica-

tion de Decitre, qui compte huit magasins sur la région Rhône-Alpes. La librairie termine donc l'année sur une tendance pessimiste, la dernière semaine de décembre ayant été particulièrement calme partout en France.

Les performances varient sensiblement selon le lieu d'implantation et ce ne sont pas les librairies de second rang qui sont les plus touchées. Directeur de la librairie Actes Sud, à Arles, Rémy Raillard observe que « le premier semestre 2005 a été plutôt mauvais par rapport à 2004, mais l'été a été bon, grâce aux Rencontres de la photo et au Festival des Suds ». Le responsable de la librairie n'exprime pas « d'inquiétude exagérée pour l'avenir ». Il en va de même pour Sauramps, à Alès, qui enregistre une progression de 18 % de ses ventes en décembre. Gilles de La Porte qui détient 60 % du marché avec La Galerne au Havre a vu son chiffre d'affaires progresser, mais sa librairie s'est agrandie de 300 m², l'an passé.

« Crise de confiance »

Les résultats sont plus mitigés à Paris, mais aussi à Lyon, Marseille et Toulouse. Pour Claire Otdjian qui a ouvert il y a dix ans Les Lisières, en plein centre de Roubaix, « 2005 aura été notre plus mauvaise année », assure-t-elle. Le chiffre d'affaires est inférieur à 300 000 euros et le stock de livres neufs est passé de 10 000 à 8 000 références. L'ouverture du géant nordiste Le Furet du Nord en mai (600 m² de rayons face aux 150 de la librairie indépendante) lui porte un rude coup. « Nous nous en sortons grâce au livre d'occasion. Mais il a fallu serrer les boulons partout », dit son collaborateur Didier Lejeune. A commencer par le poste de salarié de la gérante elle-même qui passe à mi-temps dès janvier.

Arrivée aux Sandales d'Empédocle, à Besançon, en 1990 et après en avoir pris la gérance en 1995, Elisabeth Cerutti l'avoue : « C'est la plus mauvaise année depuis que je me suis installée. » Et si elle n'avait pas ouvert, ces derniers mois, deux nouvelles librairies dans le Doubs, l'une à Besançon consacrée à la jeunesse, l'autre à Audincourt, plus généraliste, 2005 aurait été pire. Aucune

embauche n'est prévue en 2006. En prévision d'une année difficile, elle a anticipé « avec, notamment, des retours plus importants et effectués plus tôt ».

Par secteur, les résultats sont aussi contrastés. Les livres pour la jeunesse et la bande dessinée continuent de se développer, les beaux-arts et les sciences humaines souffrent, en revanche. La littérature française se vend moins bien que la littérature étrangère. Plusieurs libraires notent une « crise de confiance du lectorat » et diagnostiquent « une crise de la prescription ».

Il y a aussi des modifications substantielles dans les pratiques de consommation qui ne sont pas ou peu anticipées par les libraires. Parmi les nouveaux loisirs, Internet et la téléphonie mobile sont des concurrents de plus en plus présents. Ils sont à la fois consommateurs de temps et d'argent. Les ventes couplées avec la presse sont aussi pointées.

Les libraires notent aussi la poursuite du développement du poche et une baisse de la valeur faciale des achats. Un livre sur trois se vend actuellement au format de poche. Le pouvoir d'achat des Français stagnant, nombre d'arbitrages économiques se font au détriment des biens culturels.

D'autres éléments jouent négativement. A Paris comme à Aix-en-Provence, par exemple, l'augmentation du prix des baux devient préoccupante. De même, les libraires se plaignent de la profusion des titres (4 000 par mois) qui amoindrit la diversité et entraîne une augmentation du taux de « retours » (les invendus renvoyés à l'éditeur) passé en moyenne de 22 % à 24 %.

En tant que président du Syndicat de la librairie française (SLF), Gilles de La Porte constate que le livre résiste relativement mieux. Reste qu'il ne voit pas pourquoi « 2006 serait plus favorable que 2005 » étant donné qu'« il n'y a aucune visibilité. » ■

ALAIN BEUVE-MÉRY

(avec Sophie Landrin à Lyon, Michel Samson à Marseille, Stéphane Thépot à Toulouse, Philippe Allienne à Lille et Jean-Pierre Tenoux à Besançon)

Une exposition à la Fondation Bodmer

Des dessins de Dürrenmatt à Genève

C'est une salle aux murs noirs. Des panneaux de verre sont suspendus au plafond. Pour découvrir les dessins de Friedrich Dürrenmatt qu'ils reflètent, le visiteur doit déambuler à sa guise, se perdre : un labyrinthe. Cette installation aérienne, qu'accueille la Fondation Bodmer, à Genève, a été imaginée par Mario Botta.

Ce n'est pas un hasard si l'architecte tessinois a été mandaté pour concevoir une exposition autour de l'œuvre graphique du dramaturge suisse germanophone (1921-1990), lui qui a imaginé le bâtiment du Centre Dürrenmatt, à Neuchâtel, ainsi que la rénovation des locaux de la Fondation Bodmer. Ce n'est pas un hasard non plus si Dürrenmatt est accueilli dans cette institution qui abrite une des plus prestigieuses collections de manuscrits au monde. « Nous voulions rendre hommage à celui que nous considérons comme un des grands auteurs du XX^e siècle, explique Charles Méla, directeur de la fondation et professeur de littérature à l'université de Genève. C'est également une opportunité pour mieux connaître cet écrivain germanophone. La Suisse permet cette rencontre avec des cultures différentes. » En effet, si le théâtre de Dürrenmatt est connu en France (*La Visite de la vieille dame*, *La Panne*), son œuvre, pourtant extrêmement importante, reste à découvrir. « Dürrenmatt a longtemps hésité entre être peintre ou écrivain, poursuit M. Méla. En fait, il n'a pas séparé les deux. Il a continué à peindre et à dessiner en parallèle de son œuvre. Et c'est aussi un conteur, un philosophe. Mais on connaît mal ses textes écrits durant les dernières années de sa vie,

marquées par son mariage avec la réalisatrice Charlotte Kerr. »

Tous les dessins exposés datent de cette période, de 1983 à 1990. Ils appartiennent à la collection privée de M^{me} Kerr. Beaucoup n'avaient jamais été montrés. Quelques croquis de voyages, mais surtout des monstres fantasmagoriques dévoreurs de femmes ou des scènes de chaos révélant les angoisses de l'auteur. Durant tout ce temps, il ne cesse de dessiner le Minotaure, personnage mythique auquel il s'identifie. Le labyrinthe est en effet un thème qui traverse toute son œuvre. *Le Minotaure* est le nom du dernier texte qu'il écrit avant sa mort, dont le manuscrit est également exposé. Friedrich Dürrenmatt imagine que le labyrinthe est composé de miroirs. Aussi le Minotaure a-t-il, au départ, l'illusion d'être entouré de milliers de semblables, avant de prendre conscience de son irrémédiable solitude.

Ce manuscrit de vingt-six pages était un des seuls à être encore entre les mains de Charlotte Kerr, les autres ayant été légués, à la mort du dramaturge, à la Bibliothèque nationale suisse. Selon Charles Méla, Charlotte Kerr vient d'en faire don à la Fondation Bodmer. ■

SYLVIE TANETTE

Jusqu'au 12 mars 2006, du mardi au dimanche de 14 heures à 18 heures. Fondation Martin Bodmer, route du Quignard 19-21, 1223 Cologny, Suisse. Tél : (0041) 22.707.44.33. www.fondationbodmer.org Catalogue, avec le fac-similé et la traduction d'un manuscrit inédit, *Maudite pythie*. Ed. Skira, 208 p., 35 €.

L'ÉDITION

La 33^e édition du Festival international de la bande dessinée d'Angoulême se tiendra du 26 au 29 janvier 2006, sous la présidence de Georges Wolinski, Grand Prix 2005. La manifestation la plus importante du 9^e art quitte l'esplanade du Champ-de-Mars où elle se tenait depuis l'origine et rejoint, le temps d'une année, les alentours de l'hôtel de ville. Le festival amplifie sa dimension internationale avec un espace dévolu aux BD japonaises et coréennes. L'Afrique sera également à l'honneur, ainsi que la Finlande. L'accent est aussi mis sur le multimédia, le dessin animé et la musique. La BD traditionnelle est célébrée avec une exposition transgénérationnelle « De Pilote à Poisson pilote », qui montre les correspondances et les filiations entre auteurs des années 1960-1970 et ceux de la nouvelle vague 1995-2005.

Ubu-éditions est une nouvelle maison de littérature, créée en août 2005 par six associés dont quatre anciens du Serpent à plumes, avec une mise initiale de 15 000 euros. Le premier titre, lancé le 12 janvier, est

La Pièce d'or, de la romancière sénégalaise Ken Bugul, qui fait partie des auteurs francophones invités par le Salon du livre de Paris, dont le thème est la francophonie. Le souhait de cette jeune maison est de sortir « une nouveauté par mois, tirée dans un premier temps entre 4 000 et 6 000 exemplaires », explique Pierre Bisiou, gérant. Le prix du premier ouvrage est de 18 euros. Le deuxième, *La Vie aventureuse d'un drôle de moineau*, est signé du Canadien Trevor Ferguson. Ubu-éditions a pour vocation de publier des auteurs contemporains du monde entier. Ubu-éditions, 26, rue de Liancourt, 75014 Paris. www.ubu-éditions.com

Le Whitbread Prize, un des plus fameux prix littéraires britanniques, a été décerné, mardi 3 janvier, à la romancière écossaise Ali Smith, 43 ans, pour son dernier roman, *The Accidental* (à paraître à L'Olivier). L'écrivain d'Inverness aujourd'hui installée à Cambridge s'est imposée face à de très grands noms de la littérature britannique, tels Salman Rushdie et Nick Hornby.

AGENDA

LES 9, 10, 16, 17, 23, 24 JANVIER MODERNITÉ. A Paris, à l'Institut catholique, six conférences sont organisées par Stéphane Mosès, autour du thème « Figures philosophiques de la modernité juive » (de 18 à 20 heures au Grand amph. 21, rue d'Assas, 75006 ; rens. : 01-44-39-52-64 ou www.icp.fr).

LE 10 JANVIER CASSIN. A Paris, le cycle de conférences Roland Barthes se poursuit avec Barbara Cassin, sur le thème « Pratiques sophistiques du discours » (à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005, amph. 24 ; rens. : 01-44-27-63-71).

LE 11 JANVIER ÉCRIRE EN FRANÇAIS. A Lyon, à la Villa Gillet, rencontre autour de la résidence de traduction d'Alyson Waters, avec Vassilis Alexakis et Eva Almasy, animée par Francesca Isidori (à 19 h 30, 25, rue Chazière, 69004 ; rens. : 04-78-27-02-48 ou www.villagillet.net)

LE 12 JANVIER O'REILLY. A Paris, les éditions Christian Bourgois accueillent Sean O'Reilly pour la présentation de son roman *La Ballade de Dublin* au département d'études anglophones de la Sorbonne (à 17 h 30, 16, rue de la Sorbonne, 75005 ; salle d'épigraphie, rez-de-chaussée. Ouvert au public).

DU 12 JANVIER AU 12 FÉVRIER CORPS. A Dijon et sa région, la 10^e édition du festival « Temps de paroles », organisé par l'association La Voix des mots, sur le thème « Tant d'inconnu dans ce corps reconnu », accueillera 20 écrivains et chorégraphes français et italiens, parmi lesquels Bernard Noël et Noëlle Châtelet.

LE 10 JANVIER HANDKE. A Saint-Herblain (44), lecture du théâtre de Peter Handke par la compagnie La Fidèle Idée (à 20 h 30 au club de la médiathèque Hermeland, rue Rabelais ; rens. : 02-28-25-25-25).

Une saison de librairie, vue de Montpellier

« Un grand éparpillement des ventes »

Dans les librairies, il n'y a pas eu de réels best-sellers servant de locomotive pour doper le marché, en cette fin d'année, à l'exception du *Monde de Narnia*, le célèbre classique anglais pour la jeunesse de C.S. Lewis (Gallimard). Dans la capitale du Languedoc-Roussillon, on a même assisté à un « grand éparpillement des ventes », constate Jean-Marie Sevestre, qui dirige Sauramps, la librairie située place de la Comédie, à Montpellier.

Quelques livres ont toutefois remarquablement bien tiré leur épingle du jeu dans cette période plutôt morose. Etonnant champion qui s'est aussi très bien vendu à Montpellier, *Le Dessous des cartes*, atlas de géopolitique, extrait de l'émission de Jean-Christophe Victor, sur Arte, coédité par la chaîne franco-allemande et Taillandier arrive en tête des ventes du baromètre Datalib qui réunit les résultats de quarante librairies indépendantes.

Dans la catégorie des beaux livres, *Algérie*, de Yann Arthus-Bertrand (La Martinière), s'est le mieux vendu – ce qui s'explique par la présence dans la

région d'un fort contingent de Français ayant des racines sur l'autre rive de la Méditerranée –, tandis que le catalogue de l'exposition *Mélancolie* a été très tôt en rupture de stock. Les livres pratiques, de cuisine et de sudoku ont connu une envolée avec les fêtes.

Ville universitaire, Montpellier a vu en revanche ses ventes de livres scientifiques fortement chuter, en raison notamment de la concurrence d'Internet, phénomène qui va s'amplifier. L'histoire n'a pas non plus fait de bons scores, en dépit d'une production de qualité. « Les livres sur François Mitterrand ne suscitent pas le même engouement que les Mémoires de l'amiral Philippe de Gaulle sur son père », précise M. Sevestre.

Livres atypiques

La religion a le vent en poupe. « On n'a jamais vendu autant de livres sur le sujet », précise-t-il. Que ce soit le livre de l'abbé Pierre *Mon Dieu, pourquoi ?* chez Plon ou bien les ventes de la Bible ou du Coran qui, sur l'année, ont été en augmentation régulière, les premières dépassant les secondes, mais ces der-

nières sont souvent éditées dans des formats bon marché, « ce qui entraîne désormais des relations suivies avec de nouveaux éditeurs ». Alors que son prix de 230 euros en fait un cadeau qui n'est pas abordable à tous, *Le Dictionnaire culturel en langue française*, d'Alain Rey (Le Robert), s'est vendu comme des petits pains. « Ils ont mis Larousse KO complet sur le secteur », ajoute-t-il.

Hormis le Goncourt de François Weyergans qui se situe en deuxième position du classement Datalib et le Goncourt des lycéens attribué à Sylvie Germain pour *Magnus* (Albin Michel), la littérature a plutôt pâti des ventes à Noël, tandis que les livres de poche se portent bien.

A noter néanmoins le succès de deux livres atypiques, tout d'abord celui des *Miscellanées de Mr. Schott*, de Ben Schott (Allia), surprenant troisième du tiercé de tête du baromètre Datalib. Mais aussi *L'Art de la joie* de Goliarda Sapienza, publié par Viviane Hamy, deux petits éditeurs qui voient ainsi leur flair récompensé. ■

A. B.-M.

LE CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

LITTÉRATURE

Le Bar des habitudes, de Franz Bartelt (Gallimard).

Cette vie mensongère, de Giuseppe Montesano (éd. Métailié).

Le Tiroir à cheveux d'Emmanuel Pagano (POL).

Nous ne vieillirons pas ensemble de Maurice Pialat (éd. de l'Olivier).

Dix mille amants d'Edeet Ravel (Belfond).

Les Miscellanées de Mr. Schott,

de Ben Schott (Allia).

Nuit turque, de Philippe Videlier (Gallimard).

ESSAIS

Le Règne de Louis XIV, d'Olivier Chaline (Flammarion).

Histoire et arts de l'écriture, de Marcel Cohen et Jérôme Peignot (éd. Robert Laffont, « Bouquins »).

Jean-Jacques Rousseau et son temps,

de Monique et Bernard Cottret (Perrin).

Encyclopédie saint Augustin, sous la direction

d'Allan D. Fitzgerald (éd. du Cerf).

Pourquoi Mitterrand ? de Pierre Joxe (éd. Philippe Rey).

Dali et moi, de Catherine Millet (Gallimard).

Les Enchanteresses, de Jean Starobinski (Seuil).

Paul Nizon

« Je voulais m'approprier ma vie »

Dans le Journal de ses débuts comme dans son dernier roman, l'écrivain suisse de langue allemande manifeste son « fanatisme de l'écriture »

Bien qu'il soit installé à Paris depuis plus de trente ans, Paul Nizon, né à Berne en 1929, est parvenu à conserver, pour son travail d'écrivain – une quinzaine de livres – sa langue maternelle, l'allemand, « que j'utilise, dit-il, comme un instrument, dans mon atelier, puis je reviens dans le monde français ». « Évidemment, une langue change à travers le temps, et ma langue allemande n'est pas nourrie par ce développement. J'écris un allemand très classique, pur. Un allemand en quelque sorte artificiel, pas celui qu'on parle aujourd'hui. »

En ce début de 2006 paraissent en même temps, en français, deux textes de Paul Nizon : son dernier roman, *La Fourrure de la truite*, et le journal de ses débuts, *Les Premières Éditions des sentiments*, 1961-1972 – son premier livre, *Les Lieux mouvants*, a paru en 1959. Dans ce journal on voit déjà à l'œuvre ce qu'il nomme aujourd'hui son « fanatisme de l'écriture » : « La réalité existe uniquement quand je suis capable de la capter avec des paroles. Si je n'écris pas, je tombe malade, je m'efface. »

Vous avez déjà publié des extraits de votre journal sous le titre *L'Envers du manteau*. C'était un « journal d'atelier » – 1980-1989 –, une pleine période de création. Maintenant c'est plutôt la naissance d'un écrivain – 1961-1972 –, *Les Premières Éditions des sentiments*. Pourquoi ne publiez-vous pas ce journal dans son ordre chronologique ?

Il y aura en tout quatre ou cinq volumes. Quand j'ai proposé *L'Envers du manteau* à mon éditeur allemand, Suhrkamp, je n'étais pas encore certain qu'il était prêt à accepter cette entreprise dans sa totalité. J'ai donc fait ce « journal d'atelier », cette décennie 1980. Maintenant on reprend depuis le début, la décennie 1960, qui paraît aujourd'hui en français. La décennie 1970 a déjà paru en Allemagne et la traduction se termine. Ce que contiennent ces livres est environ un dixième de mon journal, qui n'est pas vraiment un journal intime au sens habituel du terme. Je ne consigne pas mes journées ni l'actualité extérieure, il y a peu d'anecdotes et peu de ce qu'on nomme généralement l'intimité. A quelques exceptions près. Pour l'édition, je travaille toujours avec quelqu'un, qui fait le premier choix. Puis je revois.

Un écrivain a une extrême importance dans ce journal de vos débuts, c'est Robert Walser. Et dans un autre de vos livres, *Marcher à l'écriture*, vous dites qu'il a été pour vous « une sorte de lait maternel »...

Par un pur hasard, j'ai lu Walser, qui était alors complètement oublié, à l'âge de 12 ans. Et j'ai été bouleversé. Cet homme écrivait des livres qui ne racontaient pas une histoire, mais il avait voué sa vie à une entreprise d'écriture si singulière, avec une langue tellement riche. Cela s'est imprimé en moi en une période où j'avais peu lu de littérature, où j'étais vraiment vierge. C'est pour cela que Walser m'a nourri comme du lait maternel. Et j'ai décidé de devenir écrivain. J'ai commencé à écrire. Pas vraiment de la poésie, plutôt des sortes de proses poétiques. Puis j'ai continué. Au fond j'ai toujours fait la même chose.

De l'autofiction. Mais pas tout à fait au sens que ce mot recouvre aujourd'hui. Avant même qu'on fasse de l'autofiction un genre, vous vous êtes déclaré « autofictionnaire ». Comment l'entendez-vous ?

En ce sens que j'utilisais ma vie vécue pour faire des livres de fiction. Je suis généralement mon personnage principal. Je suis, je

l'ai écrit, un écrivain égotiste, mais pas pour autant un autobiographe. J'ai rêvé d'écrire des grands romans, comme les grands Russes du XIX^e siècle par exemple. J'ai adoré ces livres. J'ai été fasciné par *Guerre et paix*. Mais je suis incapable d'entreprendre ce genre de narration monumentale, d'embrasser cette totalité. Ce n'est pas ma distance. Pour ce qui concerne l'autofiction, j'ai laissé tomber ce terme pour parler de mon travail. C'est devenu une mode, et je ne sais même plus bien ce que ça signifie aujourd'hui. Si c'est : faire du privé une matière romanesque, cela a peu à voir avec ce que j'écris. Je reste, dans mes romans comme dans mon journal, très réservé sur la vie privée, sur l'intime. Je fais un journal d'écrivain. Et puis je suis quelqu'un qui écrit sans cesse, mais j'ai plutôt du mal à faire un livre, un objet clos. Je me vois comme un pianiste qui doit jouer tous les jours sur son clavier. C'est une sorte de manie. Écrire continuellement. Et vite.

Votre journal des années 1960 est, bien souvent, un manifeste, un plaidoyer pour une forme de littérature rompant avec la narration conventionnelle, même si vous dites admirer les « grands romans »

Oui, je crois que je partageais alors les convictions des tenants du Nouveau Roman, même si je ne connaissais que superficiellement ce mouvement. Il me paraissait stupide d'enfermer la vie dans une histoire linéaire. Il fallait plutôt tenter de rendre ce qui est chaotique, de faire entendre plusieurs voix. En outre, en lisant Hermann Broch, j'ai compris qu'on pouvait introduire dans la narration la réflexion. Puis mon séjour à Rome et ma lecture de Céline m'ont aidé à me débarrasser de mes limites de petit-bourgeois. Alors, j'avais plus ou moins trouvé ma forme, toujours basée sur quelque chose comme un monologue intérieur.

A plusieurs reprises, vous insistez sur votre souci de ne pas faire partie « du détail de l'époque ».

Dans mon enfance, j'ai eu le sentiment que toutes les vies étaient dictées de l'extérieur. Qu'on n'arrivait jamais à la conscience, qu'on subissait, qu'on était soumis. Moi je voulais m'approprier ma vie. A travers les mots et les phrases. C'était pour moi une question de dignité.

Un bel exercice de voltige littéraire

Les lecteurs de Paul Nizon ne seront pas déconcertés par la lecture du Journal de ses débuts, *Les Premières Éditions des sentiments*, où se développent, comme il l'explique aujourd'hui dans son entretien, sa volonté radicale d'être écrivain et sa théorie de la littérature. Ceux qui ne le connaissent pas encore devraient peut-être commencer par là pour comprendre comment s'est construite cette œuvre singulière.

En revanche, les familiers de ses textes seront peut-être étonnés par ce bref roman au titre bizarre, *La Fourrure de la truite* – la clé est dans le livre. Le héros, Stolp, est un personnage en marge, comme les aime Nizon. Mais il est tout à fait étranger à son univers habituel. Il appartient à une famille d'acrobates, et il est lui-même une sorte de loufoque équilibriste de l'existence.

On est à Paris, et Stolp vient d'hériter de l'appartement de sa – supposée – tante. Mais le souci de cet homme qui se décrit comme « un imposteur doublé d'un assassin » n'est pas de s'installer, il est plutôt de se déprendre de tout, de flâner dans les rues, de passer son temps dans les cafés. Certes, il ne peut tout à fait se défaire de la pensée de son amour perdu – et souterainement, ce récit est un chant d'amour. Mais l'humour et le burlesque reprennent le dessus. « Alors, où porter mes pas ? Tirer un trait sur le sentiment perdu et non retrouvé fut l'affaire d'un instant. Fini. Je m'engouffrai dans une impasse, tout en veillant à bien prendre l'air incognito, ce que je pouvais parfaitement faire, moi, sans fausse moustache. »

Et puis, lorsqu'on se veut libre, léger, disponible, on fait toujours des rencontres. Ici, elle s'appelle

Carmen. Un prénom plein de promesses... et de dangers. Elle aussi finira par « disparaître dans le domaine diffus du souvenir. Je ne la voyais plus que sommairement, puis son souvenir gracile se déroba à moi. Tant pis ». Parce que, au bout du compte, « l'amour, c'est infernal ».

Jo. S.

LES PREMIÈRES ÉDITIONS DES SENTIMENTS, Journal 1961-1972 (Die erstaussgaben der Gefühle), de Paul Nizon.
Traduit de l'allemand par Diane Meur, Actes Sud, 288 p., 23,50 €.

LA FOURRURE DE LA TRUITE (Das Fell der Forelle) de Paul Nizon.
Traduit par Diane Meur, Actes Sud, 140 p., 15 €.



LÉA CRESPI « POUR LE MONDE »

Vous vous êtes assigné un projet : l'identité entre l'être et la création. L'avez-vous accompli ?

Je voulais dire que pour moi il n'était pas question d'avoir une double vie, d'exercer un autre métier et d'écrire pendant les heures de liberté. Pour moi la vie d'écrivain était une entreprise totale. Certes, c'était risqué, plein de difficultés, à commencer par les difficultés financières. Je pensais que si on écrivait en ayant par ailleurs un rôle social, cela produirait de l'autocensure. Exemple : très jeune j'ai fait de l'histoire de l'art et j'ai été critique d'art, dans un journal. Je l'étais encore quand j'ai publié *Les Lieux mouvants*. Mais je n'aurais jamais pu écrire mon deuxième livre – et le premier important –, *Canto*, en étant ce personnage public. Je n'aurais pas pu écrire la sauvagerie...

Est-ce pour cela que, dans une postface aux *Lieux mouvants*, vous dites que l'auteur s'appelle bien Paul Nizon, mais n'est pas l'écrivain que vous êtes ?

Ce n'est pas un livre que je renie, mais c'était comme faire ses gammes. C'était la première fois que je développais quelque chose qui allait devenir mon style ou ma manière de ressentir les choses. Mais ce n'était encore qu'une esquisse ; ma vraie naissance, c'est *Canto*. *Les Lieux mouvants* avait été bien accueilli et *Canto* a été mal reçu.

Un texte trop d'avant-garde ? Et est-ce ce mauvais accueil qui vous a empêché de publier pendant plusieurs années ?

Cela a été considéré comme un texte d'avant-garde. Moi, c'était ma manière, exactement enfin ce que je voulais accomplir. Mon éditeur, le patron de Suhrkamp, Siegfried Unseld, pensait que ce serait un succès international. Et il me disait : maintenant, vous allez écrire, et ne plus faire qu'écrire. Mais *Canto* a été un échec. Un échec commercial et une critique très partagée. Certains étaient d'une méchanceté terrible. En 1963,

« Je suis quelqu'un qui écrit sans cesse, mais j'ai plutôt du mal à faire un livre, un objet clos. Je me vois comme un pianiste qui doit jouer tous les jours sur son clavier. C'est une sorte de manie. Écrire continuellement. Et vite »

on était encore dans cette époque, où, lorsqu'on écrivait en allemand, on devait absolument parler de la culpabilité allemande, se pencher sur le passé historique et politique. J'étais le premier à arriver avec un subjectivisme total. Ensuite, il y a eu Handke. Et puis on m'a reproché la forme – on disait ne pas comprendre – et la langue. On me taxait d'arrogance et de vanité parce que je célébrais la personnalité du créateur. Et cela, c'était interdit, inadmissible pour les Allemands. Moi, j'étais persuadé qu'on ne pouvait pas rendre compte de la réalité sans partir du subjectivisme. Sinon on tombait dans les clichés et dans les mensonges. Dans une corruption totale. C'est aussi pour cela, parce que je me suis senti incompris, que j'ai tenu un journal et que j'ai voulu développer une théorie de mon écriture. J'ai commencé, peut-être, pour me défendre à mes propres yeux, à élaborer mon système d'écrivain. Je n'ai pas publié pendant huit ans. Pas seulement à cause du choc de cet échec, qui m'a vraiment rendu malade. J'avais des problèmes financiers et personnels, un divorce. Donc j'ai dû reprendre la critique d'art. Il m'a fallu du temps pour retrouver ma vraie vie d'écrivain.

Dans *Canto*, l'un de vos personnages décrit les femmes d'une manière très drôle comme « des êtres qui cherchent à vous domestiquer (...) avec une rage de posséder sous une apparence de vulnérabilité ». Et il rêve d'un rapport de réciprocité entre homme et femme. Pensez-vous que cela soit possible ou le malentendu entre les deux sexes est-il éternel ?

Ce que je pense aujourd'hui ? Que c'est absolument impossible. Un vrai rapport entre homme et femme, c'est problématique. Mais je n'ai pas d'indulgence pour les hommes non plus...

Dans *Le Chien* vous stigmatisez les « groupes d'hommes » qui « puent le puritanisme putride » et qui ont peur des femmes, au fond.

C'est juste. Je le pense toujours. Il y a un profond mépris de ces hommes pour les femmes.

En même temps que votre journal des années 1960, vous publiez un petit livre au titre étrange, *La Fourrure de la truite*...

J'ai pris un incroyable plaisir à écrire cette petite histoire. Je l'ai commencée dans un moment dur de ma vie, mon troisième divorce. Quand j'ai créé ce narrateur qui m'est tout à fait étranger, que j'ai vraiment inventé, sans doute pour la première fois, je me suis senti libéré de tout. Et je me suis constamment amusé. C'est peut-être mon premier « vrai roman »...

PROPOS RECUEILLIS PAR JOSYANE SAVIGNEAU

En français, la quasi-totalité de l'œuvre de Paul Nizon est publiée chez Actes Sud. Un volume « Thésaurus » reprend 9 de ses livres (Actes Sud, 1 020 p., 22,87 €). Les éditions Argol republient *La République Nizon*, rencontre avec Philippe Derivière (paru chez Flohic en 2000). Un passionnant entretien sur la genèse d'une œuvre et le travail de toute une vie. Et un beau livre, avec de nombreux documents et photographies illustrant le parcours biographique et littéraire de Paul Nizon (220 p., 25 €).